N° 176 1er Mai 1934

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La Sainte Trinité et notre filiation adoptive

Le mystère de la Sainte Trinité est le plus insondable des articles de notre foi ; il en est aussi le plus fécond pour notre vie spirituelle. Et pourtant beaucoup d'âmes chrétiennes, même vraiment intérieures, sont plus portées à l'adorer qu'à chercher à le bien connaître. Sans doute elles savent que Dieu est en elles, qu'il vit en elles et qu'il leur donne sa grâce; plusieurs même se souviennent volontiers que ce Dieu vivant en elles est le Dieu en trois Personnes; et une douce émotion, une révérence très humble les saisit quand elles songent qu'à tout instant, dans leur cœur, s'accomplit le grand mystère de la génération du Verbe par le Père, de la spiration du Saint-Esprit par l'amour commun du Père et du Fils. Mais là s'arrêtent généralement leurs pensées.

Et cependant cette présence en nous de la Trinité

Sainte a une signification bien autrement profonde. Ce Dieu qui subsiste en moi m'appelle à vivre de sa vie la plus intime *en me faisant entrer dans la société des trois divines Personnes.* Il veut que mon âme ne reste pas simplement la spectatrice émerveillée des splendeurs et des richesses de sa vie; il veut qu'elle soit « introduite dans la joie de son Seigneur » (Matth., xxv, 21), qu'elle soit associée aux relations ineffables que les Trois Personnes ont entre elles, qu'elle pénètre ainsi et demeure dans leur unité.

Faut-il essayer de parler plus en détail de ce grand mystère? Faut-il tenter de dire comment l'âme sanctifiée peut franchir la barrière au-delà de laquelle se déroule la vie la plus intime du Dieu invisible et inaccessible? Pourquoi pas, puisque la Révélation nous en fait entendre quelque chose et puisque nous ne dirons rien d'important que n'aient dit avant nous ses deux plus sublimes hérauts, saint Jean et saint Paul? Et s'il nous faut, pour accéder aux sommets vers lesquels ils nous appellent, gravir d'abord quelques pentes escarpées et franchir quelques passes difficiles, la splendeur et l'étendue des horizons que nous pourrons contempler nous feront vite oublier les fatigues de l'ascension.

I. — L'inaccessible Trinité

Entrer en société avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit a semblé, semble encore une impossibilité à notre raison, même éclairée par la foi. Comprenons bien pourquoi.

Quand nous disons que les trois Personnes divines ne sont qu'un seul Dieu, ce n'est pas là une vaine formule. Ces trois Personnes ne se distinguent entre elles que par les rapports d'origine qu'elles ont l'une à l'égard de l'au-

tre. Ainsi le Père ne se distingue du Fils qu'en tant qu'il l'engendre comme Verbe; tout le reste : nature, perfections, opérations, lui est commun avec le Fils. Il n'y a réellement qu'un Dieu. Sans doute ils sont trois qui possèdent cette nature divine unique : mais si l'un d'eux veut produire quelque acte qui ne soit pas la *relation* même qui le distingue des deux autres Personnes, son action met en branle, si je puis dire, la nature divine unique, commune aux trois. En dehors de ce qui constitue leurs rapports mutuels, les trois Personnes sont non seulement égales, mais rigoureusement identiques; leurs actions convergent, elles deviennent, ou plutôt elles sont une action unique. Que l'un d'eux prononce, par exemple, la parole créatrice qui lance les mondes dans l'existence, il la profère par un acte de sa nature divine qui est en même temps celle des deux autres : la parole créatrice est unique et commune aux trois. Que l'un d'eux se penche vers sa créature raisonnable pour lui octroyer quelque grâce ou quelque bienfait : cette bonté qui s'incline est celle de Dieu, et l'acte de condescendance est commun aux trois. Chaque fois que, pour une manifestation de justice, de puissance, de miséricorde, ou de tout autre attribut, Dieu prend contact avec ses créatures, les trois Personnes fondent leur action en une seule, les trois Personnes se résorbent, si j'ose dire, dans le Dieu unique. *A l'égard de tout ce qui n'est pas Dieu, il n'y a qu'un Dieu.*

Telle est la barrière infranchissable derrière laquelle se retranche la vie intime de Dieu, sa vie trinitaire. Quiconque venant du dehors aurait la présomption de vouloir y pénétrer ne trouverait devant soi que cette infrangible unité sous le voile de laquelle se déploie, dans le mystère de sa transcendance absolue, l'inaccessible Trinité.

II. — Jésus, « Un de la Trinité »

Oui, cette limite était infranchissable à la créature ; mais elle ne l'a pas été pour Dieu.

L'une des Personnes divines, le Verbe, a pris une nature humaine et l'a fait participer à sa propre personnalité divine. Un être créé est ainsi entré dans la vie intime de Dieu, dans sa vie trinitaire. Un être créé possède la personnalité du Fils, ou plutôt est possédé par elle; il a à l'égard du Père des relations qui sont celles du Fils; il s'associe au Père dans la relation par laquelle le Père et le Fils produisent le Saint-Esprit.

Comprenons bien comment a été tourné l'obstacle que constituait l'unité de Dieu; je dis bien : *tourné*, et non pas supprimé.

L'*acte* par lequel le Verbe a pris une nature humaine pour se l'associer est un acte dirigé vers la créature, vers ce qui est extérieur à Dieu : c'est donc un acte commun aux trois Personnes. Mais le *résultat* de cet acte n'affecte que la Personne du Fils ; la nature humaine de Jésus n'appartient ni au Père, ni au Saint-Esprit : seul le Verbe s'est incarné.

Regardons de plus près encore : Dieu même, en nous révélant ce mystère, nous y invite : notre pieuse attention n'est ni présomption condamnable, ni vaine curiosité.

Ce n'est pas précisément *la nature divine* comme telle qui s'unit directement à l'humanité de Jésus dans l'Incarnation. Il y aurait à cela des difficultés qu'exposent les théologiens; ne nous y arrêtons pas, et remarquons seulement ceci : si c'était *la nature divine* comme telle qui se fût unie à l'humanité de Jésus, l'Incarnation aurait mis cette humanité en d'étroits rapports *avec Dieu, avec le*

Dieu unique ; elle ne l'aurait pas fait entrer dans la vie intime, cachée, *personnelle* de Dieu : la barrière que constitue l'unité divine et qui défend l'accès à sa vie trinitaire n'aurait pas été franchie. Mais l'humanité de Jésus a été *unie à une Personne divine* : l'union est hypostatique, c'est-à-dire *personnelle* : la vie divine est atteinte dans son plus secret mystère; l'humanité de Jésus est directement admise dans la société des trois Personnes par-delà la barrière de l'unité de la divine nature.

C'est ainsi que, par l'Incarnation, un être créé est entré dans le sein de Dieu, dans cette vie intime si jalousement réservée aux Trois. Jésus est « *un de la Trinité* », comme dit la formule traditionnelle ; il est le Fils du Père; il est avec le Père le principe du Saint-Esprit.

III. — La grace dans l'ame de Jésus

Et cependant Jésus ne cesse pas d'être homme. Mais sa nature humaine elle-même a été ennoblie, surélevée, afin d'être digne d'appartenir à une Personne divine; un reflet de Dieu, ou mieux, une participation à la nature divine, l'a parée pour cette union au Verbe. Ses actes sont vraiment humains; mais ils sont en même temps divins, non seulement parce qu'ils sont ceux d'une Personne divine, mais aussi parce que la nature humaine dont ils émanent a été envahie, transfigurée par la divinité et rendue capable d'actes formellement divins. Telle la barre de fer rougie dans un brasier ardent et toute pénétrée par le feu reste du fer et cependant devient capable par son incandescence de produire des effets identiques à ceux du feu lui-même.

Cette participation de l'âme humaine de Jésus à la nature divine constitue sa *grâce*.

Elle est immense. La *mesure* de cette grâce nous est donnée par le titre auquel Jésus l'obtient : ce titre, c'est sa dignité de Personne divine. Jésus a donc, en son âme, la plénitude de la grâce (Joan., I, 14).

Mais la *qualité* de cette grâce est aussi en harmonie avec la qualité de sa Personne. A celui qui est le Fils de Dieu convient une grâce de Fils, même en sa nature humaine. Entrée dans la divine Trinité sous l'égide de la personnalité du Fils, la nature humaine de Jésus a reçu une plénitude de grâce qui l'a déifiée en l'assimilant au Fils qui l'unit à soi. Ainsi, dans les alliances humaines, l'épouse du fils entre dans la famille de son époux en qualité de fille, tandis que l'épouse du père y entrerait en qualité de mère (1). L'union hypostatique a appelé sur l'âme de Jésus ici-bas une grâce et au ciel « une gloire telle qu'elle convient au Fils unique » (Joan., I, 14).

IV. — La grace de Jésus en nous : notre destinée

Et c'est « de cette plénitude que tous nous avons reçu » notre propre grâce de sanctification (Joan., I, 16). La vie divine qui est en nous est une participation, une dérivation de la vie divine qui remplit l'âme de Jésus. En ce sens « le Christ vit en nous » (Gal., II, 20), un peu comme les parents se survivent dans leurs enfants, ou mieux,

(1) Tous les théologiens admettent que la grâce assimile l'âme à Dieu en lui donnant une participation à la *nature* divine. Mais plusieurs n'admettent pas volontiers ce que nous affirmons ici, que l'âme en état de grâce devient spécialement conforme à l'une des Personnes divines, à celle du Fils. On peut voir sur ce point assez délicat les explications que nous avons esquissées dans l'*Ami du Clergé* (12 mai 1932, pp. 296-300) et se référer au principe posé par saint Thomas, notamment I^a^, q. 43, art. 5, ad 2.

comme la mère communique sa propre vie à son enfant dans le temps qui en précède la naissance. Notre union au Christ est si étroite que celle qui règne entre les époux n'en est qu'une pâle image (Eph., v, 32); il est parmi nous comme « un frère aîné parmi de nombreux frères » (Rom., VIII, 29); il nous assimile à lui; il veut nous donner à nous aussi « le pouvoir de devenir enfants de Dieu » (Joan., I, 13), « nés de Dieu » comme lui; il nous envoie le Saint-Esprit pour créer en nous un cœur filial qui sache crier : Père ! en nous adressant à son Père (Gal., IV, 6). Bref, ce qu'il *est* dans sa nature humaine déifiée, il nous donne de le *devenir par participation à sa grâce* qui nous transforme en nous rendant semblables à lui afin que nous puissions un jour avoir part à sa gloire, jouir de son héritage, prendre place auprès de lui, car il *veut* que nous soyons avec lui, là où il sera lui-même (Joan., XVII, 24).

Mais où donc est-il, lui, sinon dans le sein du Père (Joan., I, 18), vivant de la vie même de la Trinité adorable en laquelle il est entré de par sa qualité de Fils ? C'est donc là qu'il nous appelle ; c'est là qu'il veut que nous soyons avec lui, comme des fils adoptifs unis au Fils unique, comme une épouse qui ne quitte pas son Époux, comme des frères plus jeunes et plus faibles conduits et présentés par leur Aîné. Telle est notre espérance, fondée sur sa parole et sur ses bienfaits. Nous serons, au ciel, « dans la société du Père et de son Fils Jésus-Christ » (I Joan., I, 3). Pour nous, la Trinité n'est plus inaccessible : une voie y conduit, qui est Jésus-Christ (1) ; une porte s'y ouvre, et c'est encore Jésus (2) ; nous y serons accueillis comme des fils ; nous y jouirons de la vie

(1) « Ego sum via » (Joan., XIV, 6).
(2) « Ego sum ostium » (Joan., X, 7 et 9).

intime de Dieu, de sa vie réservée, de sa vie trinitaire, car nous aurons, « par le Fils, accès auprès du Père, dans l'unité du Saint-Esprit » (1).

V. — La filiation adoptive dès ici-bas

Mais que dis-je : nous *serons*? Nous *sommes* déjà dès ici-bas des fils de Dieu : *Nunc filii Dei sumus* (I Joan., III, 2). Cette union de nos âmes au Christ, cette assimilation à la vie déifiée de sa nature humaine, cette grâce de Fils qui est en lui dans sa plénitude et qui déborde sur nous, cette transformation par laquelle il fait de nous des fils de Dieu, des frères semblables à lui-même : tout cela est déjà réalisé ici-bas. Déjà nous sommes les enfants de Dieu, quoique perfectibles encore. Déjà la vie divine est en nous, qui fait de nous des fils de Dieu, « nés de Dieu ». Et à ce titre, déjà la vie trinitaire nous a saisis, nous emporte dans son mouvement puissant et éternel. De tout cela je n'ai pas conscience, quoique tout se passe en moi; mais j'ai mieux : j'ai la certitude que me donne la révélation et qu'accepte ma foi. De tout cela je n'ai pas non plus la pleine jouissance qui me béatifierait ; mais j'ai droit à cette jouissance et j'en possède les arrhes : c'est assez pour éclairer ma route, pour me donner la sécurité et même le bonheur dont je suis capable ici-bas.

O Personnes divines ! vous ne vivez pas, en moi, dans votre mutuelle société jalousement fermée. Vous ne vous contentez pas de me faire l'honneur de votre présence ; vous n'êtes pas comme ces rois de la terre qui deman-

(1) « Per ipsum habemus accessum in uno Spiritu ad Patrem » (Eph., II, 18).

dent à leurs sujets de les recevoir et qui s'enferment dans les appartements mis à leur disposition en s'isolant sous la sauvegarde d'une étiquette implacable. Vous m'appelez à entrer dans l'intime abandon de vos rapports mutuels, vous m'admettez par adoption dans votre famille. Étroitement uni par la grâce à votre Fils Jésus, je suis introduit par lui, en lui, dans votre société bénie, ô Trinité ! C'est pour m'en rendre moins indigne que Jésus multiplie ses avis, ses enseignements, ses préceptes, ses appels à ma liberté, ses visites à mon âme, ses invitations à m'adresser à son Père comme à mon Père ; c'est pour me soulever au-dessus de moi-même que, conjointement avec son Père, il m'envoie son Esprit d'amour.

Ah ! je commence à comprendre maintenant pourquoi vous ne vous êtes pas contenté, ô Jésus, de me faire dire par votre apôtre saint Pierre que par la grâce mon âme reçoit une participation à la *nature* divine (II Petr., I, 4) : ceci ne vous révélait à moi que sous les traits du Dieu unique, du Dieu de l'Ancien Testament. Je commence à saisir pourquoi vous avez voulu, dans des entretiens sublimes conservés par votre apôtre saint Jean, m'initier dès ici-bas vous-même au mystère de votre vie trinitaire et me faire savoir que le Dieu unique est Père, Fils et Saint-Esprit ! Cet enseignement m'était nécessaire, non seulement pour que je connaisse un peu mieux Celui qui daigne être l'hôte de mon âme, mais surtout pour que je sache toute l'étendue de vos desseins sur moi, toute la hauteur à laquelle vous daignez m'élever, toute la profondeur des transformations que vous entendez réaliser en moi, toute la fidélité avec laquelle je dois m'abandonner aux exigences de l'éducation que vous voulez pour un fils de Dieu. Car comment saurais-je que je puis devenir un vrai fils de Dieu, si vous n'aviez commencé par me dire que Dieu a un Fils unique en qui je puis être adopté ?

De sorte que la révélation même du plus grand de vos mystères n'a été faite qu'en vue de me rendre intelligible le sens et la portée de l'adoption filiale dont vous vouliez m'honorer ! C'est parce que vous m'appeliez à vivre de la vie trinitaire en qualité de fils que vous m'avez révélé qu'en vous il y avait un Fils et une Trinité !

VI. — Avec chacune des trois Personnes

Est-il possible de progresser encore et de savoir *en quoi consiste cette vie trinitaire* que l'âme juste est appelée à partager en qualité de fille ? Oui, la théologie appuyée sur la révélation nous le permet.

Dans la Trinité Sainte, la *vie* n'est pas autre chose que l'ensemble des rapports mutuels d'origine qui unissent l'une à l'autre les divines Personnes.

Participer à *la vie du Fils*, c'est donc participer à ses rapports avec les deux autres Personnes. C'est devenir, avec le Fils, à cause de lui et en lui, le terme par extension de l'acte d'intelligence par lequel le Père engendre son Fils, l'objet de l'acte d'amour par lequel il aime son Fils et se donne à lui. C'est aussi être entraîné par le Fils dans cet élan indicible d'amour filial qui le porte vers son Père. C'est donc être uni, par et dans le Fils, à cet acte mystérieux qui, de la rencontre et de la fusion de l'amour du Fils à l'égard du Père et de l'amour du Père à l'égard du Fils, fait procéder le Saint-Esprit.

Arrêtons-nous à considérer un peu plus attentivement la nature de ces rapports qui nous unissent à chacune des divines Personnes.

Dieu le Père engendre son Fils, qui est son image parfaite (Col., 1, 15). Mais son Fils, par l'Incarnation, est

devenu un Dieu-Homme, abritant sous sa personnalité divine non seulement sa propre nature humaine qui lui est unie d'une union physique et personnelle, mais aussi toutes les âmes qui, participant à sa grâce, lui sont unies d'une union vitale et constituent son corps mystique. De même que Marie est devenue la mère de Dieu parce qu'elle est mère d'une Personne qui est Dieu, ainsi le Père est devenu le Père de Jésus parce qu'il est le Père du Verbe qui est un Homme-Dieu. De même aussi que Marie est devenue notre Mère parce que nous appartenons au corps mystique de son Fils, ainsi le Père est devenu notre Père parce que nous appartenons à ce même corps mystique du Fils.

Voilà pourquoi les rapports qui s'établissent entre Dieu le Père et nous sont analogues à ceux qui règnent entre lui et son Fils unique. Au Fils bien-aimé il communique sa propre nature; il nous donne, à nous, une participation à cette même nature divine (II Petr., I, 4). Il engendre son Fils qui est son image parfaite : ainsi, par sa prédestination surnaturelle, il veut que nous soyons, nous aussi, ses images, conformes à celle que lui donne son Fils : *Praedestinavit nos conformes fieri imaginis Filii sui* (Rom., VIII, 29). Il nous aime, et c'est du même amour dont il aime son Fils : *Ut dilectio qua dilexisti me in ipsis sit* (Joan., XVII, 26). Par cet amour, il nous attire à lui pour nous accueillir dans son sein, comme il attire son Fils et le garde éternellement en son sein (Joan., I, 16).

Aimons à nous livrer à cette toute-puissance du Père qui opère en nous ces merveilles ; entrons dans ses desseins, abandonnons-nous à son action avec une confiance entière, même aux heures où sa conduite envers nous nous paraît la plus mystérieuse et la plus contraire à ce qui nous semblerait préférable : « Père, que votre volonté soit faite, et non la mienne » (Luc., XXII, 42).

Quant au Fils, il nous unit à lui en faisant déborder sur nous la grâce qui remplit son humanité sainte, en nourrissant cette vie divine, que nous avons en commun avec lui, par le don de lui-même dans son Eucharistie mystérieuse. Cette union nous transforme en nous rendant semblables à lui. Elle est si étroite qu'elle lui permet de nous entraîner avec lui dans l'élan éternel d'amour par lequel il se jette tout entier dans le sein de son Père, en nous faisant crier avec lui, d'un mot qui exprime le don absolu de l'amour filial : « Abba ! Mon Père ! » (Rom., VIII, 15).

Attachons-nous au Verbe Incarné; unissons notre âme à la sienne pour qu'elle y puise la vie; prenons des sentiments conformes aux siens (Philip., II, 5) surtout à l'égard de son Père. Soyons tellement *un* avec lui qu'il puisse nous donner à son Père en même temps qu'il se donne lui-même. Laissons-nous saisir par ce tourbillon de feu qui nous enlève et nous emporte, plus merveilleusement que le prophète Élie, vers Dieu le Père où nous trouverons le lieu de notre repos.

Que dire de nos relations avec l'Esprit-Saint? Ici le mystère s'épaissit en même temps que la réalité devient plus ravissante.

Pour en balbutier quelque chose, il faut nous souvenir que la Personne du Saint-Esprit est constituée par l'amour mutuel où le Père et le Fils se rejoignent et s'unissent en se donnant l'un à l'autre d'une donation totale et éternellement renouvelée. Le Saint-Esprit est cet Amour; il est ce Don; il est le Sceau de l'union des deux autres Personnes, le nœud qui les fixe dans l'unité. Mais nous, qui sommes étroitement unis au Fils, nous sommes, par une sorte de prolongation, l'objet de l'amour

du Père à l'égard de son Fils ; nous sommes également tout pénétrés de l'amour dont le Fils aime son Père. Et c'est ainsi que, d'une manière réelle bien qu'analogique, *nous participons dans le Fils au mouvement d'amour envers le Père par lequel le Fils concourt à produire le Saint-Esprit.*

Éperdus devant une élévation si prodigieuse, devant une intimité si imprévue avec l'adorable Trinité qui vit en nous et nous aspire en elle, ne crions pas à l'impossible; méditons plutôt pieusement ces quelques lignes de saint Jean de la Croix, docteur de l'Église :

> L'âme, nous dit-il (1), est élevée et disposée... à spirer elle-même en Dieu la même spiration d'amour que le Père spire dans le Fils et le Fils dans le Père, qui est ce même Saint-Esprit... Comment cela se fait-il ? Il n'y a pas à le savoir... Il n'y a qu'à rappeler comment le Fils nous a conféré cet état sublime et nous a mérité cette condition si haute de *pouvoir être les fils de Dieu,* suivant la doctrine de saint Jean (I, 12). Lui-même l'a demandé au Père dans le même saint Jean (XVII, 24) par ces mots : *Père, je veux que ceux que tu m'as donnés soient eux aussi avec moi où je suis, pour qu'ils voient la splendeur que tu m'as donnée,* C'EST-A-DIRE QU'ILS FASSENT PAR PARTICIPATION EN NOUS L'ŒUVRE MÊME QUE JE FAIS PAR NATURE, QUI EST DE SPIRER L'ESPRIT-SAINT.

VII. — Perspectives d'avenir et devoirs présents

Faudra-t-il, ô mon Dieu, que, devant ce mystère que je porte en moi et auquel vous daignez m'associer, je vive toujours en aveugle? Vous qui avez permis à la science

(1) *Cantique Spirituel,* str. 38 ; traduction de Dom Chevallier, pp. 254-256. — On trouvera ce passage dans plusieurs éditions plus anciennes au commentaire de la strophe 39. Cf. *Vive flamme,* str. 13, vers 5 et 6.

humaine de prendre peu à peu possession des forces les plus secrètes que vous aviez cachées dans la nature et au milieu desquelles nous vivions sans nous en douter, refuserez-vous toujours à ma foi le bénéfice de ce progrès que vous accordez si libéralement à ma raison ? Ne me permettrez-vous pas, un jour, dès ici-bas, fût-ce dans un instant fugitif, de vous apercevoir, ou du moins de vous deviner, afin de jouir de votre présence et de votre action sur moi ? Vous ne me le devez certes pas, ô mon Dieu, à moi surtout qui vous ai tant offensé. Mais vous l'avez accordé à tant de vos saints ! Mais vous avez parlé d'un mystérieux centuple que vous réservez, dès ici-bas, *nunc, in tempore hoc* (Marc., x, 30) à ceux qui auraient tout quitté pour vous suivre ! Et il me semble que je ne vous aimerais pas parfaitement si je ne désirais pas parvenir au plus tôt à vous mieux connaître et à vous posséder plus complètement...

Mais pardonnez-moi, ô mon Dieu, si je m'égare. Car je le sens, ces aspirations sont au moins prématurées, et peut-être présomptueuses. Comment pourrais-je prétendre au centuple promis, alors que je suis si loin d'avoir tout quitté ? Du moins je soupire après ce détachement universel. Je sais que votre grâce seule peut le réaliser totalement, et qu'elle ne le fait qu'au prix de purifications extrêmement douloureuses : ces souffrances je consens à les subir, je les accepte d'avance, et, empruntant vos propres paroles, j'ose même dire, ô mon Dieu, que je désire d'un grand désir d'être baptisé de ce baptême...

Mais cette heure même n'est pas encore venue. Je dois auparavant travailler dans la lutte à la réforme de moi-même et m'entraîner à la pratique des vertus. Voilà mon devoir actuel, ma tâche quotidienne et pénible ; mais je l'aimerai désormais, je l'aborderai avec plus de courage, je l'accomplirai avec plus d'application, sachant que

vous êtes en moi, témoin de ma bonne volonté, prêt à venir à mon aide; sachant aussi combien est magnifique la récompense à laquelle votre bonté me donne le droit d'aspirer et qui m'attend, sûrement au ciel, peut-être même un peu déjà sur la terre à travers les ombres moins denses d'une foi traversée de quelques-unes de vos clartés ; sachant surtout que mon union consciente à votre vie trinitaire sera plus parfaitement et plus promptement réalisée, si votre condescendance miséricordieuse rencontre en moi moins d'obstacles et plus de générosité.

C'est pourquoi je veux désormais multiplier mes actes de foi à votre présence en moi, Père, Fils et Esprit-Saint. Je veux exciter mon espérance en vous. Je veux surtout intensifier les actes de reconnaissance, d'abandon, d'amour, par lesquels je me livre à votre emprise sur mon âme, ô Trinité sainte. Je serai, par amour, plus attentif à tout ce qui peut me permettre de vous mieux connaître, soit dans l'infinie richesse de votre essence et de vos perfections, soit surtout dans les mystérieux échanges qui constituent votre vie trinitaire. Celle-ci ne m'est plus étrangère; elle est mon partage; car votre Fils est devenu pour moi plus qu'un frère, et en lui vous m'avez adopté comme fils.

Qu'en sera-t-il de ces résolutions, pourtant sincères? Je tremble devant la fragilité de mon âme, ce vase de cristal où vous daignez habiter; j'ai tout à craindre de l'inexpérience et de la faiblesse de ma pauvre liberté entre les mains de qui vous placez ce trésor sans prix. Je veux être attentif, mais ne m'abandonnez pas, ô mon Dieu ! Que je me traite avec estime, avec respect, avec précaution, à cause de vous qui êtes en moi. Que j'apprenne à vivre en véritable enfant de Dieu, tout entier tendu vers sa destinée incomparable !

Telle est la grâce dont j'ai besoin aujourd'hui et que

je vous demande : la fidélité à obéir à votre volonté sur moi. Faire votre volonté était la nourriture de votre Fils ici-bas (Joan., IV, 34); je veux que ce soit aussi mon pain quotidien, et je l'implore de votre bonté paternelle afin que vous m'en nourrissiez aujourd'hui. Être la servante fidèle qui se donne au Seigneur pour l'accomplissement de sa volonté (Luc., I, 38), tel est aussi l'exemple que donne Marie, à l'instant même où vous l'appelez à participer à votre vie trinitaire d'une manière et à un degré inconnu à toute autre créature. C'est cette obéissance courageuse et pratique qui convient à ceux que vous daignez adopter comme fils, et c'est elle que je vous supplie de me donner, sachant bien qu'il serait vain d'avoir sur votre vie trinitaire des pensées même exactes et profondes sans cette humble soumission qui seule vous plaît ici-bas (*De Imit. Christi*, l. I, c. I, n. 3) et seule peut nous conduire à vous posséder dans les clartés éternelles, ô miséricordieuse Trinité !

Langres.

F.-M. Catherinet.

La Béatitude des larmes

Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés (1).

I. — Les larmes bienheureuses

Les larmes qui sont un don du Saint-Esprit ne sont pas les larmes de ceux qui, malheureux, pleurent simplement leur misère. Nous pensons justement que ceux qui pleurent en cette vie recevront de Dieu une compensation ; mais encore faut-il qu'ils la méritent, il faut que leurs larmes soient méritoires. Il n'y a pas de brevet de consolation attaché aux larmes en elles-mêmes. Ce peuvent être des larmes de chagrin, de souffrance, de désespoir, d'amour-propre froissé. Ces larmes, aux motifs purement naturels, ne comportent pas de récompense. Il est vrai que, si nous supportons nos peines dans la foi pour Dieu, elles valent auprès de Dieu ; mais ces larmes méritoires dans la foi ne sont pas les mêmes que celles qui sont produites par l'activité du don de Science.

La science que nous inspire le Saint-Esprit, à nous qui aimons Dieu, est la science de la petitesse, de l'insuffisance, de la corruption des créatures. Elle est d'abord mouvement de répulsion ; puis ce mouvement se tourne, logiquement, vers Dieu. Cette deuxième science, qui nous fait voir le Créateur à travers la création, est la vraie

(1) Matth., v, 5.

science des créatures, élevant notre regard perpétuellement vers Dieu. (Denys appelle oraison verticale celle que je rattache au don de Science, parce que, nous montrant le reflet de Dieu dans la créature, elle fait monter notre regard en droite ligne vers lui. Il nomme oraison en spirale celle que je rattache à l'Intelligence, et oraison circulaire celle que j'attribue à la Sagesse.)

Quand elles ont approfondi l'insuffisance des créatures, en tant qu'elles représentent pour nous des biens trompeurs, certaines âmes sont poussées à savourer sous l'action du Saint-Esprit cette petitesse et cette méchanceté des créatures qui nous détournent de Dieu, — à savourer aussi le rapport des créatures avec Dieu, et, par ce chemin, monter « des choses visibles aux invisibles », comme dit saint Paul (1).

II. — Béatitude des larmes et don de Science

La première démarche de cette science est donc de nous faire expérimenter l'insuffisance des créatures, les maux qu'elles présentent en nous ensorcelant.

Il y a des âmes qui pleurent à cette vue. Telles sont d'abord les larmes des convertis. Par un mouvement du Saint-Esprit, voyant quelles choses infimes les ont captivés et comment ils ont été trompés en y cherchant leur bonheur, ils regrettent leur aberration et pleurent sur leurs égarements. S'ils reviennent de théories fausses, ils éprouvent de l'amertume à l'égard de ces idées, de ces morales sans Dieu, de ces basses doctrines du sensualisme auxquelles ils ont intellectuellement adhéré ; on le voit dans leurs écrits, c'est pour eux une source de larmes.

(1) Conf. Rom., I, 20.

Le P. Gratry, faisant le récit de sa conversion, rapporte que quand il vit crouler, lycéen encore, tout ce qui constituait son bonheur, il s'écria avec d'abondantes larmes : « ô Dieu, ô Dieu ! »... Mais à côté des intellectuels, il y a tous ceux qui se sont laissés prendre par le cœur, qui se sont roulés dans la fange. Quels cris! Quels pleurs! à la pensée de la honte où ils sont tombés, des années qu'ils ont perdues et aussi du Dieu qu'ils ont offensé, puisque c'est Dieu qui les inspire. Nous pouvons citer ici les larmes de Madeleine, lesquelles pourtant ont des motifs complexes. Elle a vu le Christ resplendissant de la beauté morale qu'Il puisait à la source de la Sainte Trinité, elle si misérable, et elle a pleuré. Saint Pierre, qui avait cédé à la peur, qui avait choisi de sauvegarder sa vie plutôt que de proclamer son Maître, pleurait amèrement à la pensée qu'il s'était préféré à Lui. Tous les pécheurs qui se convertissent versent de telles larmes.

Nous-mêmes, sans avoir eu ces écarts, quand nous voyons que nous avons adhéré à des futilités, que nous sommes tentés d'y adhérer encore, nous éprouvons un sentiment de tristesse qui peut aller jusqu'aux larmes.

Telle est la science de la vanité des faux biens que nous inspire le Saint-Esprit. Il faut rester sous cette influence, ne pas dessécher cette source de larmes, l'entretenir, car elle est salubre, et elle nous éloigne du mal. Pleurons, non pas des larmes matérielles, mais des larmes du cœur, sur nos infidélités, nos futilités, le temps que nous avons perdu... Ce sont là des larmes pures. Elles peuvent faire partie d'une oraison ; elles sont l'entrée en matière, le commencement de l'oraison surnaturelle de recueillement : les « larmes » appartiennent à cette phase.

Il y a encore d'autres larmes. Nous pleurons en voyant clairement la brièveté de la vie. C'est à l'occasion d'un malheur qui a écarté la façade brillante dont se voilait

la réalité divine, et nous en a montré le néant ; c'est à l'occasion d'un deuil : nous considérons cette petite vie qui va finir, nous songeons à la mort ; nous éprouvons un sentiment profond du néant que nous sommes, nous pénétrons la fin de tout, et un sentiment de mélancolie, de tristesse profonde s'impose à nous. C'est donc cela la vie, nous écrions-nous; cette personne honorée avait tous les charmes de la jeunesse, de la fortune, de la beauté ; tout s'écroule... et demain sera notre tour. Qu'est-ce que je suis? Qu'est-ce donc que l'homme? C'est Dieu qui inspire ces larmes. Les convertis l'éprouvent : ces larmes les ont ramenés à Dieu. Les âmes ferventes l'éprouvent aussi. Dans cette vue du néant et cette mélancolie qu'elle inspire, elles trouvent un motif de s'écarter du créé et de s'élancer vers Dieu. Larmes des endeuillés, larmes des malheureux; elles sont encore un effet de la science que le Saint-Esprit nous inspire.

Une autre source de larmes naît à la vue de la folle vie du monde. Les âmes qui aiment Dieu, considérant cette poursuite universelle du vide, éprouvent une commisération infinie. Ce sentiment était au cœur de Notre-Seigneur quand il voyait les foules guidées par les Pharisiens. Il en avait pitié comme de brebis sans pasteur : « J'ai pitié de la foule (1). » On sent dans ce mot perler une larme. En une autre circonstance, étant sur la montagne des Oliviers, contemplant Jérusalem, il pleura sur elle : « O Jérusalem, toi que j'ai aimée... je voulais rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses tout petits poussins... il ne sera pas laissé de toi pierre sur pierre (2). » Il éprouve ce sentiment devant l'impiété, l'ingratitude de sa patrie.

(1) Marc, VIII, 2; Matth., IX, 36.
(2) Matth., XXIII, 37.

Ce sont là les larmes des apôtres, des convertisseurs d'âmes. Le désir de faire du bien leur fait comprendre davantage la misère des pauvres hommes. Saint Dominique pleurait souvent ; sa physionomie, d'ailleurs douce, était empreinte de mélancolie. Considérant une ville, il pensait aux pécheurs qu'elle abritait, à ceux qui prenaient les biens des créatures pour de vrais biens... Son compagnon Bertrand de Guarigue lui aussi pleurait souvent sur ses propres péchés. Saint Dominique lui dit un jour : « C'est assez, pleurez maintenant sur les péchés des autres. » Il pensait que rien n'est fécond comme ces larmes inspirées par la vue du mal qui blesse les âmes; elles sont le signe qu'on a expérimenté à fond ce mal, qu'on a en soi une ardente charité avide de retirer ces pécheurs du bourbier.

Il y a encore les larmes causées par les peines que Dieu nous envoie. Peines physiques ou morales, qui durent parfois longtemps, qui ne nous lâchent pas. Maladies qui nous immobilisent devant le bien à faire, mal de ceux que nous aimons, particulièrement quand ils offensent la loi divine et que nous sommes impuissants à les ramener. Il y a là encore une communication du don de Science. Au contact de nos souffrances, nous palpons la petitesse de notre être, nous voyons comme nous comptons peu et que Dieu n'a pas besoin de nous. Les souffrances des âmes qui nous entourent nous montrent comme elles sont pauvres par elles-mêmes, comme elles dépendent de Dieu. Nous pleurons, et ces larmes font que nous nous tournons vers Dieu pour puiser en lui la consolation ; nous sommes impuissants, lui seul pourra tirer de la misère humaine nous et ceux que nous aimons.

Quand nous entrons en oraison, il ne faut pas craindre d'y entrer avec nos expériences personnelles. Le principal sujet d'oraison, c'est Dieu; c'est pourquoi nous pre-

nons un livre qui nous parle de Dieu, nous parcourons l'Évangile pour y entendre ses paroles et y découvrir ses perfections, mais nous-mêmes, notre misère, notre petitesse, la misère des autres, forment aussi d'excellents sujets de méditation. Ces pensées sont un commencement. Nous pouvons entrer par elles dans l'oraison, et les larmes qu'elles nous feront verser se tourneront en joie. Larmes salutaires, qui peuvent nous rapprocher de Dieu, parce qu'elles jaillissent d'un cœur qui sent jusqu'à la douleur la misère des créatures.

Voilà un premier aspect, un aspect essentiel de cette science qui commande la vie purgative, cette phase de l'oraison où l'on se purifie par un sentiment douloureux, par la compréhension de ce qu'est le malheureux attachement aux créatures.

Le Saint-Esprit nous inspire un autre sentiment à l'égard des créatures, et c'est le deuxième aspect du don de Science : il fait transparaître en elles la face de Dieu. A la vue des bienfaits saisis en nous et autour de nous, nous ne pouvons douter que Dieu se cache derrière le voile des choses auxquelles Il donne leur splendeur.

Et voilà qui nous captive. Mais si l'âme sent l'influence de Dieu, elle ne peut le voir; elle est attirée par lui, mais ne peut l'atteindre. C'est une nouvelle cause de douleur. L'âme cherche Dieu dans la nuit des sens, elle cherche ses traces comme l'épouse du Cantique soupirant vers son Bien-Aimé. Elle pleure d'angoisse. Où est-il, mon Dieu, que je le voie ! Il y a là une autre sorte d'oraison caractérisée par des larmes, qui ne sont plus des larmes de repentir, mais des larmes angoissées de désir. On le voit, mais incomplètement, on le sent, mais on ne peut le rejoindre. La Sainte Vierge, lorsqu'elle retrouve Notre-Seigneur dans le Temple, lui adresse ce reproche : « Qu'a-

vez-vous fait?... Votre père et moi, pleurant, nous vous cherchions (1). » L'épouse cherche son Dieu comme la Mère cherche son Fils, en pleurant.

Ces larmes de la recherche de Dieu dans les créatures impuissantes à le livrer, quoiqu'elles le trahissent, viennent encore du don de Science. Il nous fait connaître Dieu suffisamment pour nous attacher à lui, sans toutefois le révéler. C'est la première nuit de l'âme. La nuit des sens appartient à cette recherche. L'Épouse cherche son Dieu dans la nuit. Elle a compris que Dieu est derrière ce voile translucide, mais elle reste enfermée comme dans un cercle par l'horizon des créatures, elle est dans la nuit. Le Saint-Esprit lui a inspiré la volonté de ne pas s'attacher au monde; ses sens sont sans emploi; elle voit les créatures, mais elle ne veut sentir que Dieu; elle force ses sens à rester dans la nuit. C'est une situation douloureuse, d'avoir des sens et de ne plus s'en servir. Menteuses créatures, dit-elle, dites-moi où est le Dieu que je cherche... Et elle pleure.

III. — Le don des larmes et l'expérience chrétienne

Ces choses sont élevées, elles ne sont cependant pas absentes de notre vie. Il y a des moments où notre âme a compris, goûté cette science. Les créatures nous faisaient assez voir Dieu pour nous le faire désirer, pas assez pour nous le donner. Nous étions en face d'images impuissantes à calmer nos désirs. Ainsi les Israélites ne voyaient le Messie qu'à travers des figures : l'agneau pascal, la pierre — qui signifiait le Christ, d'où sortait l'eau vive, la grâce... Le Messie était pour eux une grande espérance, mais un voile était entre eux et lui. Les créatures,

(1) Luc, II, 48.

de même, nous révèlent Dieu et nous le voilent. C'est une excellente oraison que cette recherche accomplie « dans la vallée de larmes » : recherche douloureuse, relevée par l'espérance que le voile se déchirera et que nous posséderons Dieu.

Les larmes se rattachent donc à cette double science : 1° l'existence éphémère, la vanité, la corruption des créatures, 2° la façon dont elles peuvent nous conduire à Dieu.

Nous voyons s'épanouir ces deux sciences dans l'âme de saint Augustin. Déjà converti, mais encore catéchumène, il est assis dans un coin obscur de la cathédrale de Milan et il entend les graves mélodies de saint Ambroise. Il repasse sa vie cachée, il voit les misères dans lesquelles il a vécu, le peuple courant aux faux dieux, et aussi les créatures qui l'ont attiré à Dieu : sa sainte mère, chez laquelle il discerne comme un reflet de la divinité, saint Ambroise, qui lui représente la sainteté de Dieu. Et il se met à pleurer abondamment : « Il faisait bon pour moi, avec ces larmes », nous dit-il. Oraison de recueillement : conduit par l'Esprit-Saint, il commençait sa vie nouvelle en se recueillant dans les larmes ; larmes versées sur la petitesse des choses de la terre, sur le malheur qu'il a eu de se donner à elles ; larmes de reconnaissance pour les bienfaits de Dieu qui s'est montré à son âme par elles et l'a attiré vers lui. Nous saisissons là le pouvoir de la grâce que nous donne le Saint-Esprit en nous inspirant la science vraie des créatures, qui nous en montre la vanité profonde et leur sens relatif, et par cette lumière nous en détache pour nous conduire au Créateur.

fr. Ambroise Gardeil, O. P.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Béatitudes de Bernadette

Infirma mundi elegit Deus.

Elle était pauvre comme tout, elle était pauvre de tout. Elle a été persécutée par les ennemis, comme par les amis de sa cause, et elle est restée douce et pacifique. Avec la Mère de Dieu elle a pleuré sur les péchés des hommes.

Les Soubirous étaient pauvres passé la limite où la pauvreté est un risque moral. Ils ont vécu dans un ancien cachot, un taudis dont l'horizon était un mur lépreux et un tas de fumier. Bernadette, le matin de la première apparition, était partie à la recherche de bois mort, et de débris d'os qu'elle vendait au chiffonnier.

On a voulu voiler. On a dit : « Misère décente. » Non, aux yeux du monde, c'était la misère indécente, l'opprobre, la grande chute dont on ne se relève guère. Les Soubirous étaient perdus. Indolents et sans ordre, le père et la mère buvaient. De chaque côté, chez les Soubirous, chez les Casterot, on comptait — cette ancienne honte, dont notre temps nous a appris la relative innocence — une fille-mère. François Soubirous avait frôlé la prison.

On a voilé, mais on a eu tort. Il ne faut pas ; c'est trop beau et c'est trop instructif. Il ne faut pas non plus faire truculent. On n'a pas besoin ici de réalisme, mais seule-

ment de solide réel. Bernadette était pauvre, indiciblement; elle était pauvre de fait et pauvre d'esprit. Un Léon Bloy est pauvre et rugit de sa pauvreté. Bernadette trouve naturel d'être pauvre et veut le rester. Quand, devenue populaire, on lui offrira des présents, elle refusera tout, même les dons les plus innocents, même cette pomme tentante, ridée, rose et ambrée, conservée précieusement jusqu'à mi-février — et cette année-là les pommes étaient rares — dans l'armoire d'Anne Dupas. Elle ne veut pas plus de la pomme que du rouleau d'or de l'étrangère (un rouleau d'or rue des Petits-Fossés !) ou que du chapelet de luxe de Monseigneur. Prévenue du don de Conseil, elle sait qu'elle doit préserver sa pauvreté comme on garde une chasteté. Elle n'avait rien non plus dans l'esprit : on n'y avait rien mis, et quand, par hasard, on avait voulu y mettre un peu de catéchisme, elle n'avait pu apprendre. « Elle n'avait pas de doctrine », dit savamment l'abbé Pomian, qui la préparera à la première communion. Pour ça non ! elle n'avait pas de doctrine; mais qu'elle avait bonne volonté !

Elle est un pur miroir où va se mirer l'Étoile du matin.

*
* *

Si, par un malheur peut-être irréparable, l'Église n'avait pas perdu l'âme du peuple, quelles belles fêtes nous aurions vues pour la canonisation de cette petite patronne des pauvres ! Quels espoirs auraient allumés dans des cœurs désespérés la sainteté proclamée, l'intercession assurée de cette petite pauvresse, amie et messagère de l'Impératrice des Reines !...

*
* *

Les gens respectables n'y comprenaient rien, au début. Leur sentiment s'exprimerait assez bien par la bouche du maréchal des logis de gendarmerie, qui voulait bien

croire à la bonne foi de Bernadette, mais n'admettait pas que la Sainte Vierge fût apparue « à une pareille drôlesse ».

Ces braves gens n'étaient pas des pharisiens; ils avaient simplement oublié leur Histoire Sainte : ils ne se rappelaient ni le crime de David; ni la Sainte Famille, plus pauvre, sur les routes, que les gens des roulottes; ni la Naissance, au hasard, dans une crèche. Ou, s'ils se rappelaient ces choses, elles s'étaient figées, pour eux, dans un symbolisme hiératique et lointain.

Et voilà que, de nouveau, les paroles du Sermon sur la montagne prenaient vie et que la pauvreté était proclamée sainte, efficace. C'était vraiment étrange. Voyons, il y avait pourtant d'autres truchements, en France, — à Lourdes même, — que cette petite Soubirous, avec son entourage famélique et suspect, son ignorance crasse, et ses cheveux qu'elle grattait très fort, sous la coiffe, au sortir de l'extase. Il y avait des jeunes filles pieuses et si « comme il faut », il y avait des Enfants de Marie, il y avait des carmélites très mortifiées; il y avait enfin le clergé : de dignes curés, de diligents vicaires, il y avait Monseigneur. Non, si la fille de François Soubirous était jugée plus digne que tous ceux-là des confidences du Ciel, c'était à désespérer de la vertu et de l'ordre.

Pourtant, c'était bien vrai. Ces braves gens, — car c'étaient de braves gens, pas méchants du tout; mais un peu grossiers, spirituellement, — reconnurent leur erreur. Tous, y compris ces messieurs officiels : M. le procureur impérial, M. le procureur général, M. le préfet, M. le sous-préfet, M. le commissaire de police, tous — y compris le maréchal des logis de gendarmerie qui l'avait traitée de drôlesse, — un peu plus tôt, un peu plus tard, firent amende honorable.

Nous, qui comprenons, pour être venus plus tard, ne faisons pas les matamores. Nous aurions peut-être fait comme eux. Nous ferions comme eux demain. Quoi qu'il en soit, nous comprenons, nous avons compris. L'ordre,

l'ordre vrai, était combattu par les gardiens de l'ordre faux, l'ordre factice, l'ordre des pantoufles fourrées, des fauteuils capitonnés, des porte-monnaie bien garnis et des repas bien ordonnés.

L'ordre vrai, c'était Bernadette, pauvre, basse, anéantie, comme les divins modèles, comme le Dieu de la crèche, comme le saint Charpentier, comme l'humble Vierge-Mère chevauchant le doux âne au regard humain peint par l'Angelico, c'était Bernadette choisie, et pas une autre...

*
* *

Sagesse admirable de l'Église ! Elle a fait sainte Bernadette qui, à quatorze ans, ne savait pas un mot de catéchisme; mais elle exige que les petites filles ordinaires sachent le catéchisme. Son affaire, c'est la voie normale. L'autre, c'est l'affaire de Dieu. Sagesse de l'Église, mère des mystiques et qui garde ses enfants des fausses mystiques.

*
* *

Son triomphe durant sa vie, son triomphe après sa mort, ne doivent pas nous faire illusion. Bernadette, comme les grands prédestinés, a dû souffrir pour la Justice. La pauvrette de quatorze ans, faible, ignorante, a dû défendre sa cause contre des adversaires puissants et retors, parfois brutaux. De chaque côté, ils ont été brutaux. La justice a été brutale, son curé l'était habituellement. On l'a menacée, accusée d'imposture. Le procureur impérial a essayé de la terroriser : « Je t'enfermerai en prison; je te ferai mourir en prison. » Toujours, elle est restée étonnamment calme et courageuse, la pauvre viergette sans défense, ni intellectuelle ni sociale, contre cette troupe hostile, acharnée, de personnages redoutables.

Jamais elle n'a faibli, jamais elle ne semble même avoir eu vraiment peur. Sans doute savait-elle, par une intuition obscure, que cette persécution faisait partie de sa tâche, de son rôle, qu'il lui fallait (à sa proportion) res-

sembler au Christ devant Caïphe, devant Pilate, à Jeanne devant Cauchon et Thomas de Courcelles. Elle a été à ses visions entre deux gendarmes... Ça ne la gênait pas : « Elle avait l'air, dit Mlle Estrade, aussi calme que si elle eût été entre son père et sa mère. » Celui qu'elle redoutait le plus, c'était le curé. De lui, elle disait : « J'en ai plus peur que d'un gendarme. » Il l'appelait menteuse, traitait l'apparition de « carnaval » et, quand la petite obéit à l'ordre de la Dame, il l'accusa de « manger de l'herbe comme les bêtes ».

Ça n'empêchait pas Bernadette de retourner à la cure chaque fois qu'elle en avait mission. Mais quand elle est revenue à la charge, pour dire que la Dame voulait qu'on lui bâtît un chapelle et qu'on vînt en procession, l'accueil s'est fait sardonique :

« Comment veux-tu, menteuse, que nous fassions une procession pour cette dame ? »

« Il se promenait dans sa chambre, en colère », rapporte Basile Casterot, disant :

« C'est malheureux d'avoir une famille comme ça, qui met le désordre dans la ville et ne fait que faire courir les gens ! Nous allons mieux faire : nous te donnerons une torche, à toi; tu iras faire la procession; on te suit; tu n'as pas besoin de prêtres !

— Je ne dis rien à personne, je ne demande pas qu'ils m'accompagnent.

— Tu ne vois rien, une dame ne peut sortir d'un trou... »

Il ne devait pas avoir l'air commode, le curé Peyramale. En l'entendant, dit Basile Casterot, « nous devenions comme des grains de millet ». Bernadette, « toute troussée dans son capuchon, ne bougeait pas ».

Il ne s'agit pas de blâmer le curé, pas plus que les autres. Il était prudent, voilà tout. Providentiellement prudent — comme elle est providentiellement persécutée — pour fermer la bouche, si c'était possible, aux calomniateurs qui ont fait de Lourdes un coup monté par le clergé.

*
* *

On l'a comparée, pour ses réponses, pour leur douceur, leur à-propos, leur bon sens un peu narquois, à la Pucelle. Comme sainte Jeanne, elle a ses secrets qu'elle ne dira pas; comme elle, elle répond simplement, directement, aux questions torves de ses juges; comme elle, elle refuse de promettre ce qu'elle sent ne pouvoir tenir : elle ne veut pas promettre au juge de ne plus aller à la grotte : elle a promis à la Dame d'y retourner. « Mais, dit quelqu'un, on va t'enfermer et tu ne pourras y aller. » — « Si je ne peux pas, alors je n'irai pas. »

Un religieux voulait la persuader que c'était le Diable qui se montrait à elle :

« *E diablé n'ei pas aouta béroï qu'éro*, le Diable n'est pas si joli que ça. »

Ses silences même excitent l'admiration.

« Est-il vrai, demande le Doyen de Vic, que tu aies vu la Sainte Vierge?

— Oui, Monsieur l'abbé.

— Moi, je ne crois pas que tu l'aies vue.

— ...

— Eh bien, tu ne réponds rien?

— Que voulez-vous que je réponde?

— Tu devrais me faire croire que tu as réellement vu la Sainte Vierge.

— Oh ! Elle ne m'a pas dit de le faire croire. »

*
* *

A la fin, sa bonne foi était évidente; on ne l'a plus prise pour une simulatrice : on l'a traitée de folle. Tout le monde l'a crue démente le jour où (le jeudi 25 mars 1858) elle est allée, sur l'ordre de l'Apparition, boire de l'eau bourbeuse de la source naissante et manger d'une herbe qui poussait à côté. « On la verra, dit le rapport des

médecins, se prosterner la face contre terre et, dans l'accès de son délire, mordre la poussière. Un jour, elle avale de l'herbe. Cette exaltation ne se calme que lorsque la vision a disparu. »

« On la verra » était une manière de parler ; les trois médecins n'avaient rien vu du tout; ils n'étaient pas là; ils faisaient leur rapport d'après la version d'un certain Capdevielle, avoué, qui les renseignait.

*
* *

Modèle de calme devant les avanies ou les menaces des hommes, Bernadette est un modèle de robuste confiance en Dieu, quand le Ciel, pour un moment, s'est fermé à ses yeux. (Car, de ce côté-là, aussi, elle a été mise à rude épreuve.) Le jour même où on lui a arraché la promesse de ne plus aller à la Grotte, voilà qu'elle a senti une impulsion irrésistible, une force qui, physiquement, la poussait : elle a couru, elle a volé à Massabielle : il n'y avait rien; ce jour-là l'Apparition n'est pas venue...

Bernadette n'a pas vacillé.

Elle est restée aussi humble dans le triomphe qu'elle était calme devant la police et les magistrats. Quand on lui a dit : « Menteuse », elle n'a pas bronché. Quand une foule exaltée l'acclame, elle ne bronche pas davantage. C'est miracle de voir l'indifférence de cette bergerette dont l'arrivée à la grotte était parfois accueillie des cris : « Voilà la sainte ! » jaillis d'une foule qui atteignit jusqu'à dix mille personnes. Quand on veut lui faire toucher des objets de piété, son bon sens s'en scandalise : « Que voulez-vous que j'y fasse? je ne suis pas prêtre... »

Oui, c'est miracle de voir cet équilibre, quand on songe aux têtes supposées solides et profondes qui, chaque jour, s'affolent au souffle de la renommée.

*
* *

La fillette qui avait vu s'entr'ouvrir un pan du ciel ne devait plus vivre sur cette terre comme le commun des fillettes. Trop de nos choses de la terre sont souillées, d'une laideur intolérable aux yeux qui se sont posés sur la Pureté. La Dame lui a dit, dans l'après-midi du 3 mars, qu'elle n'avait pas paru le matin parce qu'il y avait, dans la foule, des ribauds qui avaient profané la grotte, la nuit. Bernadette connaît peu le péché, mais elle sait que c'est une ordure qui empêche certains phénomènes mystiques comme un amas de vase empêche de couler l'eau claire d'une fontaine. Notre temps d'hygiène physique a perdu cette notion : le péché est sale, nocif et puant; des saints ont senti, de leurs narines, la pourriture suffocante des impudiques.

Donc, Bernadette était désormais réservée, *sacra*. Sa retraite s'est faite en deux temps : d'abord elle a vécu à l'hospice de Lourdes, parmi les Filles de la Charité. Puis, l'appel à la vie religieuse se précisant, elle est partie chez ces mêmes Filles de la Charité, à Nevers, pour devenir l'une d'elles.

Le rôle de la voyante est fini. Jamais, avant, elle n'avait eu d'extase ni de vision; jamais, après, le surnaturel sensible ne s'introduira dans sa vie. Il semble que cela soit voulu, pour souligner l'authenticité de sa mission, sa passivité parfaite, son rôle d'instrument, qu'on remet en place après s'en être servi et dont jamais peut-être on ne se resservira.

Le surnaturel *sensible*, faut-il dire, non l'autre. Car c'est, au contraire, maintenant que la vie de sainte Bernadette commence, de la sainte expiatrice.

*
* *

Pénitente, Bernadette l'avait été toujours, mais sans

dessein, par destinée. On sait la misère matérielle qui entoura son enfance. Il ne lui avait pas même été donné de vivre au milieu de ses parents qui, si miséreux qu'ils fussent, formaient pourtant avec la nichée de frères et sœurs, une famille, et même une famille forte et unie. Elle avait dû partir dans un village voisin, à Bartrès, chez les Aravant où on la mit à garder les moutons et où il y a des raisons de croire qu'elle fut parfois durement traitée, probablement battue. Rentrée à Lourdes, sur sa demande, l'indigence des siens lui sera d'autant plus cruelle qu'elle est d'une santé débile, souffrant d'asthme depuis l'âge de sept ans, et que son estomac ne peut digérer le *milloc* qui, chez elle, remplace le pain. Et quand, enfin, s'ouvre le temps féerique des apparitions, on sait de quel prix elle paye ces inoubliables faveurs.

Pénitente née, pourrait-on dire, Bernadette a été choisie pour un message de pénitence. Son rôle, sa personne, sa vie, se trouvent éclairés, si on la regarde surtout comme une victime expiatrice, une Thérèse Neumann moins fantastique, certes, mais aussi authentiquement réservée pour souffrir dans la pureté, l'innocence et l'anéantissement.

Sous les doigts de Bernadette est venu sourdre l'eau qui, depuis plus de quatre-vingts ans, a guéri prodigieusement tant de misères humaines. Cette eau, pour elle, victime d'élection, devait rester sans vertu. A l'hospice de Lourdes, Bernadette a commencé de souffrir plus que jamais : à ses étouffements asthmatiques s'est joint un cortège de croix : rhumatismes, rages de dents, vomissements, crachements de sang. Elle consentait à boire de l'eau de la grotte, mais l'eau qui a résorbé brusquement des cancers ne lui procurait pas le moindre soulagement.

Un visiteur s'en étonnait :

« Pourquoi cette eau ne vous guérit-elle pas?

— La Sainte Vierge veut sans doute que je souffre.

— Pourquoi?

— Parce que j'en ai besoin.

— Pourquoi plus que les autres ?
— Dieu le sait. »
(Toujours les réponses à la Jeanne d'Arc.)

Elle ne souffrait pas encore assez. Il lui était réservé d'autres souffrances. Elles commencèrent en 1866 où, le 7 juillet, elle se présenta rue Saint-Gildard, à Nevers, à la maison des Sœurs de la Charité et de l'Instruction Chrétienne. D'abord, ce fut la réception, par la Supérieure Générale, Joséphine Imbert :

« C'est vous, la postulante de Lourdes ?
— Oui, ma Révérende Mère.
— Comment vous appelez-vous ?
— Bernadette Soubirous.
— Que savez-vous faire ?
— Pas grand'chose.
— Alors que voulez-vous que nous fassions de vous ? »

On la mit à la cuisine, comme épluchеuse de légumes.

Sagesse de l'Église ! qui ne fait pas crédit d'humilité aux meilleurs de ses enfants, mais redoute pour eux, jusqu'à la mort, les attaques insidieuses de l'orgueil...

Bernadette n'est plus rien. Elle n'est pas même une Sœur comme les autres. Elle est moins que les autres. C'est une bonne à rien. On le lui répète souvent. Toujours malade, sa place est à l'infirmerie pour y être soignée et, quand par hasard elle va mieux, elle y reste pour soigner les autres.

Mais c'est bien rare qu'elle aille mieux. A partir de 1878 (elle a maintenant 34 ans), elle est littéralement crucifiée : une énorme tumeur au genou la fait souffrir, de nuit et de jour, sans trêve. Elle se dessèche de douleur et d'insomnie.

Claustrée dans son infirmerie, le plus souvent alitée, elle ne verra plus jamais la radieuse grotte où flottait sur l'églantier la Dame lumineuse. Elle a quitté Lourdes

pour toujours. Il ne faut même pas qu'elle en parle : défense aux novices de la questionner là-dessus; défense à Bernadette d'en parler, sauf autorisation particulière. Plût à Dieu que ce fût toujours défendu ! La retraite de la rue Saint-Gildard n'a pas suffi à la soustraire aux curiosités des privilégiés qui trouvent toujours moyen, grâce à quelque recommandation, de forcer la consigne, et dont les visites, et dont les questions sont une croix de plus pour Sœur Marie-Bernard. Oui, on lui a donné l'ordre de ne pas parler des visions, et l'obéissance serait facile et douce ; mais voici qu'au nom de l'obéissance il faut aussi en parler, quand des visiteurs de marque le réclament. Comment ne se rendaient-ils pas compte, ces importuns, que leur curiosité avait quelque chose de féroce, quand ils venaient relancer cette pauvre fille haletante, fiévreuse, pour lui faire reprendre une histoire mille fois répétée ? Il y avait des jours où elle n'en pouvait plus : à l'annonce d'une visite, elle éclatait en sanglots, sur le chemin du parloir, et criait grâce.

Il n'est pas même resté à Bernadette les consolations, les douceurs réservées à la piété naïve : Sœur Marie-Bernard, si ignorante, si inculte, est devenue, depuis la grotte, insensible aux symboles coutumiers de la dévotion; les images, les statues, lui sont insupportablement banales, pauvres et laides, tristement laides. La vision de la Grotte n'a pas seulement blessé en elle le goût de la terre, elle a étrangement mûri son goût de la Beauté. Bernadette est devenue parmi nous une étrangère, elle endure, à la lettre, cet exil dans la Vallée de Larmes dont parle son grand patron, Bernard de Clairvaux.

Elle ne pouvait plus voir les statues de la Vierge, vraies caricatures du divin modèle, et, aux derniers jours de sa vie, comme l'industrie des bonnes Sœurs avait entouré son lit d'images pieuses, elle demanda que tout cela fût remplacé par le seul symbole qui ne peut mentir : le **crucifix.**

*
* *

L'imagination populaire avait commencé de tisser, autour de Bernadette, son tissu de légendes : les eaux d'un gave s'étaient ouvertes pour elle et son troupeau, à Bartrès; une autre fois elle avait multiplié miraculeusement la farine. Jeanne Védère, sa cousine, a fait justice de ces pieux racontars. D'autres, plus sérieux, ne sont guère assurés : le nimbe entrevu autour de sa tête, à la table de communion, par l'abbé Peyramale, l'incombustibilité de sa main, à la grotte.

C'est mieux. Le merveilleux doit être absent de la vie de Bernadette, à l'exception de la grande Merveille de Massabielle.

Avant, c'était la nuit; après, ce sera la nuit de nouveau; une autre nuit, la Nuit Obscure, où se consomme, par le dépouillement de tout, la sainte unité et l'union suprême.

*
* *

Bernadette Soubirous, la fille de François Soubirous et de Louise Casterot, les parias de la rue des Petits-Fossés, a été, le 8 décembre dernier, proclamée sainte au milieu des pompes romaines.

Surhumaine sagesse de l'Église, qui exalte indifféremment, selon leurs vertus, les empereurs et les esclaves, les innocents élus au berceau et les scélérats amendés, les vierges et les filles repenties. Sagesse admirable, que nous aimerons davantage pour avoir fleuri de cette fleur nouvelle l'agreste et précieuse couronne des saintes pastoures de France : Solange du Berry, Germaine de Pibrac, Geneviève de Nanterre, Jeanne de Domremy,... Bernadette de Lourdes.

Olivier Leroy.

Dupouey chrétien

Les Éditions du Cerf *vont donner une nouvelle édition des lettres de Dupouey. On n'a pas oublié le succès de ce livre, préfacé par Gide, où transparaissait le visage chrétien de ce soldat qui fut aussi un fin lettré.*

Né dans la foi, « élevé par une sainte mère », Dupouey s'embourba bientôt, comme il dit, dans le « marécage esthétique ». Tout le prédisposait à cette aventure. « Intelligent jusqu'au subtil, raffiné jusqu'au précieux, d'une sensibilité esthétique aiguë et profonde, d'un enthousiasme immodéré, doublé par un esprit critique qui l'inclinait à l'ironie, d'une ténacité féroce, d'une inépuisable curiosité, doué enfin d'une souplesse et d'une force remarquables, et aussi, d'une séduction dans ses manières comme dans ses propos, à quoi on ne résistait pas, il se trouvait partout à son aise, à sa place, à la hauteur de ce qu'on attendait de lui : devant un paysage, un livre ou un tableau, dans le loisir et dans l'étude, dans « le monde » et dans son service (1). »

Henri Ghéon nous a dit comment Dupouey se détacha de la religion chrétienne, comment il y revint (2).

(1) Henri Ghéon, Préface de la nouvelle édition des lettres de Dupouey.

(2) Notes sur la vie chrétienne de Dupouey, *La Vie Spirituelle*, t. I, p. 327.

Celui qui saluait en Gide un libérateur (1) *et voulut se repaître des « nourritures terrestres », à qui « toute conversion, tout retour à l'antique poison romain » semblait une catastrophe de l'esprit, une mort, un arrêt du mouvement de la vie, lut Claudel et l'admira. « Plus encore que de pain, l'homme a besoin d'admiration », devait-il dire plus tard à ses hommes. Il admira donc, en cette jeune fille Mireille, qu'il allait épouser, un reflet du Dieu vivant et toute la splendeur chrétienne, réalité surhumaine et tangible. « Il cherchait, écrit encore Ghéon dans la nouvelle préface, un témoin et un témoignage de cette vérité qui rayonnait des poèmes de Paul Claudel et qu'il ne connaissait encore qu'en paroles : Dieu présent dans la créature et plus fort que la créature, Dieu amour suscitant l'amour. Il s'agenouilla en pensée devant la douce rade pleine de repos où son Dieu peut-être allait l'accueillir » ; et quand le jour décisif fut venu d'accorder son cœur au cœur de sa fiancée, il se trouva croyant.*

Sa conversion fut totale, il vint à Dieu en homme qui renonce à toute fausseté, mais sait garder le trésor véritable, le bien entier du corps et de l'esprit, celui du cœur et de l'intelligence.

« Combien, écrivait sa femme, jugeait-il inséparable de l'ordre invisible l'harmonie de ce petit monde du foyer, à la fondation duquel il avait apporté les plus rares délicatesses de son cœur et l'effort patient d'une volonté tendue vers l'unique nécessaire*! A cet ordre essentiel que sans cesse il exalte « nous devons les bienfaits de concorde et de paix qui embaument*

(1) « Il était mon ami depuis quinze ans et je ne le connaissais point. Je ne sais quelle ferveur qui nous était commune fit Dupouey venir à moi... » Gide, Préface des Lettres.

nos jours... » Divine lumière! Et quel bonheur de « distinguer un ramage dans la trame soi-disant grossière de la vie quotidienne! Avec quel respect nos mains ne devraient-elles pas soutenir et nos yeux contempler ce brocart fabuleux tendu entre les deux éternités!... Avec quelle lenteur nous devrions lire cette banderole que les anges écrivent dans le ciel! » Ses lettres surabondent en intuitions pareilles où la poésie porte au sommet de l'esprit les splendeurs certaines.

Or Pierre Dupouey n'a pas traduit que dans ses lettres l'enchantement de son âme croyante. Durant les premiers mois de guerre, d'août en octobre, son service en mer lui laisse des loisirs. Il les occupe à rédiger une Étude sur l'individualisme *où sa vision chrétienne du monde s'exprime avec une rare beauté de forme, et une ampleur étonnante. C'est son* témoignage *et c'est avec ce titre que nous présentons ces pages inédites à nos lecteurs* (1). *L'âme vivante de Dupouey s'y laisse entrevoir en ces lumineuses pensées, qui chantent un poème d'abord écrit dans son cœur. A ce titre ces feuillets ne sont pas ici déplacés.*

Nous pouvons, en les méditant, refaire l'itinéraire spirituel de ce chrétien. Il veut laisser ses « bottes » dans les boues du « marécage esthétique », où se retrouvent, « après chaque détente de jarret, plus enfoncés qu'avant » ceux qui ne veulent pas en sortir. Or « pour prendre son élan, il faut à l'âme autre chose que la glaise de la culture du moi; il lui faut le roc de l'humilité. »

(1) Nous en donnons ici les principaux fragments; le texte entier paraîtra dans la nouvelle édition des Lettres, avec trois conférences également inédites.

Pour Dupouey la grande affaire n'est pas de se « détacher des choses périssables », mais encore et surtout « de satisfaire ces sublimes exigences du cœur dont parle Ruysbrock, de désaltérer cette soif véhémente..., de le mener par des voies spacieuses ». Il s'agit d'insérer toute la vie de l'homme, avec son permanent désir et son besoin d'aimer, dans le pouvoir divin. Il faut être pris par cette main du Seigneur et s'y tenir à jamais, élever son vouloir à la mesure des sublimes raisons, et monter « degrés par degrés, par charité toujours plus haute et plus sûre, vers cette Joie et cette Paix, qui brillent sur les dômes de la Cité de Dieu ». Cet « homme de la renaissance » croyait tout perdre en désertant le monde qui enchantait ses sens et désespérait son cœur : il a retrouvé le trésor inestimable. « Comme jadis le premier homme, nous ne pouvons plus boire des fontaines paradisiaques à la mesure de notre soif; mais la mesure des dix coupes (1) *remplace pour nous cette sécurité de la volonté innocente, nous préserve de l'ivresse, libère en nous sans titubements l'esprit de louanges.*

I love all that thou lovest
Spirit of delight (2)

« J'aime tout ce que tu aimes, esprit de délices », toute chose capable de délices, mais sans détourner mes regards du Ciel. »

Les pensées les plus profondes, riches d'une expérience ultime, et qui disent le mieux l'infinie portée de son regard intérieur, on les goûtera peut-être dans

(1) Les dix commandements de Dieu.
(2) Shelley, Song : Rarely, rarely comest thou.

cette méditation, qui a pour titre : Ivresse et Temps, « *L'esprit moissonneur, s'efforce continuellement contre le temps; il en a une secrète et instinctive horreur :*

Love is not Time's fool (1),

et choisit des semences qui ne donneront leur fruit que quand le temps sera fini. Il redoute tout ce qui mûrit dès ce monde comme préparant une moisson de pourriture. Le temps lui sert à mesurer sa peine et son zèle, mais son amour est ailleurs... »

Merveilleux pouvoir de l'homme qui sait aller par tels chemins de lumière et trouver en Dieu seul le lieu de son repos « *dans un esprit d'insouciance du reste* »*!*

Mais qu'on lise en sa perfection secrète ce chant d'une âme chrétienne.

E. L.

(1) « *L'amour n'est pas le bouffon du temps.* » SHAKESPEARE, Sonnet CXVI.

TÉMOIGNAGE

I

Parce qu'il n'a pas su se faire une vie digne de ses espérances, l'homme ratiocine amèrement sur ce que la vie fait de lui. Parce qu'il a trompé l'amour, il se plaint que l'amour le trompe. Parce qu'il a joué avec les mystères, il se plaint d'en être joué.

Se faisant de la vie une idée chaque jour plus particulière, plus personnelle, dans laquelle ses mesquines habitudes jouent un rôle chaque jour plus central et plus impérieux, il s'étonne de ne pas voir se lever les astres qu'il attendait. Quant aux chances que sa destinée lui présente, il ne sait même plus les reconnaître, épris qu'il est de visages chimériques et qu'il veut à la ressemblance de son orgueil, de ses passions, de ses habitudes. Il voit ainsi son espérance, cet horizon de la pensée, si radieuse aux rayons du soleil de sa jeunesse, se rétrécir et se décolorer. Le corps et l'esprit couverts de liens invisibles, il ne peut plus agir de concert avec la vie.

Le manque d'humilité et de sympathie, les excès de la haïssable personnalité, la sensualité qui est le triomphe de l'égoïsme (cette dernière surtout par la puissance qu'elle acquiert en tant qu'habitude), détériorent lentement le corps et l'intelligence, rendent l'homme un animal moins raisonnable, l'assujettissent comme

Nabuchodonosor (1) aux lois du monde animal. C'est dans ses vices — vices de riches subtils et d'une arrogance cachée — qu'il faut chercher la raison pour laquelle, à peine échappé à la sobriété de la table paternelle et aux disciplines familiales, l'homme (2)...

Plaisirs des sens! Antique terreur des âmes saintes! Vallée tant de fois foudroyée par les éclairs de la scolastique, c'est vous et non pas une autre chose que l'esprit moderne prend tant de peine à réhabiliter. C'est pour vous rendre ces rayons d'honneur et de poésie, que l'éloquence sacrée vous avait arrachés pour en parer la pauvreté, la mansuétude et la pénitence, c'est pour vous exalter à nouveau comme vous le fûtes jadis, que le Prince de ce monde se donne tant de peines.

N'osant vous nommer à cause de ces lettres d'infamie que les Pères de la Doctrine ont tracées au fer rouge sur votre front, il est mené grand train autour de la Vie, autour de la Beauté, autour de l'Art — et la Passion, qui ne sert qu'elle-même en versant son sang à tous les carrefours, est reçue avec les plus grands honneurs. C'est pour vous que les Tagore, que les Renan, les Hugo, les Wilde, les Nietzsche, et tous les renards du XVIII[e] siècle ont hypocritement accordé leur lyre. Basses petites habitudes! ténébreuses petites complaisances, c'est vous qu'il s'agit de ne plus effaroucher, c'est bien vous le « *deus ignotus* » de tous ces porte-lyres.

Non point, certes, que l'Art, ou la Beauté, ou la Vie, ou l'Amour, ou la Passion, ne puissent louer Dieu, mais, privées de Dieu, toutes ces choses « *qui sont d'a-*

(1) Daniel, IV, 30 et suiv.
(2) Phrase inachevée dans le texte.

bord délectation » conduisent à l'homme, finissent dans un désert sans chemin, dans le sable infertile d'un désert.

O Catherine de Sienne, Benoît-Joseph Labre, François d'Assise, Vincent de Paul, Angèle de Foligno, Thérèse d'Avila, Catherine de Gênes, Jean-Baptiste Vianney, grandes âmes humaines, filles de la terre, humbles, sûres, fidèles, besogneuses, vous en saviez plus long que les poètes et les philosophes. Vous avez su que le vin vaut plus que le vase précaire où il se laisse enfermer, et que si la joie prend la forme de l'esprit qu'elle comble (1)...

Combien m'apparaissent sages et raisonnables vos jeûnes, vos veilles, votre chasteté, vos aumônes, et votre crainte de cette facile félicité qui s'empare de tout l'esprit et, par son inconstance, en absorbe tout le souci.

Vie de l'homme dans la Loi de Dieu! Vie de l'esprit de l'homme en face de Dieu! Merveilleuse et terrible chevalerie! Besognes innombrables contre la *Bête* sous le pullulement des sarcasmes — Épopée de dérision et de mansuétude où l'âme humaine, ayant conservé l'agile nudité de l'enfance, combat des deux mains avec des glaives de lumière et d'amour — Attirance vers ce qui est dénuement et misère, vers ce qui attend Dieu — Déplaisance de ce qui est riche, et satisfait, et n'a plus de place pour Dieu — Sourires tranquilles de la patience et de la pauvreté, semblables à ces tièdes et solennelles trêves de l'hiver! Parfaite soumission du corps et plus parfaite soumission de l'esprit! Réconfort des secrètes pentecôtes! O justesse! ô égalité! ô mesure! ô durable ferveur! Seules vérita-

(1) Phrase inachevée dans le texte.

bles richesses de la créature raisonnable, que deviennent auprès de vous la Science avec ses drogues et la Poésie avec ses fards? Et toutes les idoles du siècle avec leurs majuscules, fantômes qui essaient de remplir l'absence de Dieu?...

... Ah! comment s'étonner qu'aux feux de paille — si souvent humide — de la poésie, de l'art, de la sympathie, de l'affection, de la science, qu'aux courts enthousiasmes et aux trébuchements des éthiques, une âme de poète préfère cette obsession de la pure ferveur, ce cheminement aux bras de la Providence, cette amoureuse société de l'Absolu, de « *l'Immense et Fidèle Seigneur* (1) »? Comment s'étonner qu'ils rentrent bellement dans la route royale de la Doctrine, au lieu de se contenter des fausses ferveurs, des démarquages d'un Nietzsche, d'un Comte, d'un Wagner, d'un Hugo? Pour prendre son élan, il faut à l'âme autre chose que la glaise de la culture du moi; il lui faut le roc de l'humilité. Ceux qui restent dans le marécage esthétique se retrouvent, après chaque détente de jarret, plus enfoncés qu'avant.

O Nathanaël! il faut en sortir à tout prix, en arracher tes bottes, au besoin les y laisser pour continuer pieds nus...

En face de l'ancienne doctrine, cité dont toutes les pierres sont des hommes — temple de bon vouloir dont toutes les pierres sont des âmes d'hommes, et dont la muraille aujourd'hui n'est pas sans brèches, le prince de ce monde s'efforce selon son architecture d'élever un édifice rival (2)...

(1) Ruysbrock.
(2) Passage inachevé dans le texte.

II

Si d'autres le proclament moins haut, ah! que ce besoin de bienfaits n'est pas spécial aux poètes; si, respectueux de l'ordre ancien ou méfiants d'eux-mêmes, d'autres ont réussi chaque jour à penser et à soulager réellement autour d'eux, trouvera-t-on leur désir moins lumineux parce qu'il ne s'est pas essayé dans une voie nouvelle? Pour un improbable Baudelaire, de combien de Mendès, de Mussets, de Samains, nous sauvent-ils? Pour un Julien Sorel (1), de combien de Dorian Gray, de Raskolnikoff?

Ne faudrait-il pas d'abord qu'ils puissent porter leur individualisme jusqu'au bout sans crier grâce, avant de proclamer qu'il est la seule voie du progrès intérieur? Pour un Balzac (2), combien de Nietzsche, et et de Wilde trébuchant sous le poids de leur personnage! Certes, j'admire, avec André Gide, que « *malgré tout cela* » ils aient pu mener à bien leur œuvre; mais vraiment, « *tout cela* » est-il si nécessaire, qu'on lui permette d'entrer en balance et de compromettre une grande vie? Je pense à tous ceux qui se sont privés de ces colliers, de ces verroteries de l'individualisme, qui ont accepté l'uniforme sombre des vieilles disciplines, qui n'ont eu hâte que de fructifier. Je pense à la petite Sœur des pauvres — à ce qu'eût été Baudelaire... à ce qu'eussent été tant de pauvres

(1) Quelque relatif et discutable que soit le sombre enthousiasme de Julien Sorel, du moins garde-t-il jusqu'à la mort son sourire luciférien.

(2) Qui, toute sa vie, copia tant qu'il put, dans sa mise, la simplicité monastique.

« *animaux adorateurs* » s'ils ne s'étaient pas si obstinément trompés d'idoles (1).

D'un côté les désirs ambitieux, la faillite et les plaintes; de l'autre, une humilité tenace, la victoire secrète de cette large paix de l'âme :

Et ambulabam in latitudine,
quia mandata tua exquisivi (Ps. 118).

Le cœur toujours vide, voilà le grand *leit-motiv*. Et certes l'affaire importante n'est pas de se détacher des choses périssables et de faire place nette par le renoncement; mais encore et surtout, de satisfaire ces sublimes exigences du cœur dont parle Ruysbrock, de désaltérer cette soif véhémente, de lui donner cette joie qu'il réclame, de le dilater, de le mener dans les voies spacieuses, de le nourrir d'un aliment qui ne fasse pas défaut, et qu'il soit assouvi comme par la viande des holocaustes.

Et nos cœurs desséchés sont pareils à des pierres...
(Samain)
Et le cœur dit : « Je suis l'ivrogne furibond... »
L'ennui brûle. J'ai soif... Ah! versez à pleins bords
Le sang jailli des grandes âmes ruisselantes.
Mon cœur est un palais flétri par la cohue.

Mais non.

Il faut sans doute faire la part de la littérature, et du métier, et du goût des éditeurs.

Les plus hauts d'entre nous voguant par les ténèbres,
Artisans raffinés de leurs propres tourments,
Ont taillé leur souffrance ainsi qu'un diamant
Pour lui faire jeter un éclat plus funèbre...

(1) La douleur du cœur naît de son orgueil, d'un raisonnement faux sur l'honneur et sur le bonheur, et d'un amour niaisement détourné de Dieu pour être attribué aux créatures. *C'est toujours l'animal adorateur se trompant d'idoles* (Baudelaire).

Et c'est très bien de donner au lecteur ce qu'il attend, l'avènement des sens à la splendeur, la réhabilitation de ces antiques coupables si malmenés par la scolastique pendant tant d'années; mais, tout de même, le pouvoir du verbe est si redoutable, les hommes qui ont créé de telles formules ne demeurent-ils pas leurs prisonniers?

A cette heure (1) précisément où le public, les éditeurs, les académies et les cénacles ne peuvent rien pour nous, à ces heures où le cœur qui n'a jamais connu que le fantôme de la joie fait connaissance avec la réalité de la Douleur — à ces heures où, éprouvant sa mortalité, le superbe poëte se résout à mendier, et finissant à peine de perdre son âme,

Dans la splendeur sans bords de l'être universel... (2)

— le poëte — naturellement — le porte-lyre méprise cet ordre domestique, et ces humbles disciplines de la vie quotidienne qui suffisent au commun des mortels. Sa vie a de plus vastes désirs, et un besoin de grandeur le tourmente — un besoin d'être bienfaiteur, qui contient peut-être plus d'orgueil que d'amour, qui cependant, pour se réaliser, est prêt aux pires sacrifices et dans son essence, dans sa bonne volonté, entraîne la gratitude de tous les cœurs. Mais — si jamais il y eut un mais — qu'advient-il dans la pratique de tous ces bons désirs? Méprisant cet ordre et cette régularité dont ils se dispensent, vivant dans le chaos de leur fantaisie, trouveront-ils, ces grands désirs, la forme qu'ils poursuivent? Se transformeront-ils en bienfaits réels pour l'humanité blessée? Auront-ils les

(1) Septembre 1914.
(2) Phrase inachevée dans le texte.

mains légères qui savent panser et les fortes épaules qui partagent les fardeaux? Ou n'auront-ils pas trop de tous leurs soins, au milieu du chaos des choses sans cesse renaissant et de la vie hostile, pour se préserver à la fois du dégoût, de l'épuisement, de la sécheresse et de la folie — entre Hugo et Nerval — pour empêcher seulement la petite flamme de s'éteindre et nous léguer un souvenir d'eux-mêmes, un recueil passable de plaintes choisies, un mince bouquet de leurs jeux prosodiques et de leur maladive sagesse?

III

On a dit d'eux qu'ils étaient les mages d'une religion sans prêtres, que nulle idée commune ne reliait leurs visions, leurs apostrophes, qu'aucune œuvre n'avait réuni leurs efforts. Ils n'ont, au fond, qu'un seul dogme, purement négatif, rejeter l'ancienne Doctrine. Ni autorité, ni hiérarchie, en nous-mêmes, mais seulement le cercle des désirs tournant autour de son centre de ténèbres. Ni autorité, ni hiérarchie dans le peuple, mais seulement des ministres pour ses plaisirs. S'ils se comprennent, de Berlin à Paris, c'est toujours cependant la coupe de Babel qui les fait parler.

Sans rechercher de quelle logique intérieure l'Individualisme peut manifester la présence ou l'absence, n'est-il pas légitime, puisqu'il prétend déraciner l'arbre vénérable de la Doctrine, d'examiner quels fruits il nous propose et quel ombrage il peut nous promettre?

Nous savons ce qu'ont fait les pêcheurs et les artisans de Galilée, ce qu'ont édifié dans le même esprit Bruno de Cologne, Benoît du Mont-Cassin, Bernard

de Clairvaux. Nous savons ce que furent les hospitaliers de Jérusalem, du Saint-Esprit, d'Albrac, les frères Pontifes, constructeurs de ponts, les Bénédictins, défricheurs de landes et de palimpsestes, les chevaliers de Calatrava, de Saint-Jacques, Saint-Lazare (dont le grand-maître devait être lépreux), d'Alcantara, de la Rédemption des captifs, de Notre-Dame des Allemands, d'Avis. Et, à côté de ces grandes familles défendant, l'épée au poing, les frontières des royaumes, et appelant les pauvres « *Nos Seigneurs* », il faut renoncer à compter les cités de méditation et de prières où étaient forgés les glaives de lumière qui défendirent la Doctrine.

Nous avons nos innombrables porteurs de torches : Vincent Ferrier, Ignace de Loyola, François Xavier, Willibrord le Danois, Boniface et Guillaume d'Allemagne, Anschaire, Dominique et François...

Hélas! l'examen est facile!

IV

Les Plaintes de l'Individualisme

Encore s'ils n'avaient fait que se plaindre! Mais ils nous apportent le spectacle douloureux de leur impuissance, de leur misère et de leurs supplices.

Nietzsche est privé de la raison; Wilde est privé de la société; Musset, Beardsley, Schumann, Heine, Léopardi, Keats, sont marqués pour de précoces maladies et, pendant des mois, gisant sans forces, sur des lits de douleur, ils sentent la vie les trahir et les punir.

Et ce sont de beaucoup les plus sympathiques! Que dire des apothéoses commerciales d'un Voltaire, d'un

Hugo, d'un Wagner, d'un Zola, d'un Renan, ruinant leurs éditeurs, épaississant dans la bonne chère, au milieu d'une cour de savants hébreux?

Euntes in adinventionibus suis (1)

Toute religion, toute philosophie, toute théorie de vie est une discipline, destinée à nous préserver des blessures de nos désirs, à faire cesser le chaos de nos destinées, lorsqu'elles ne reçoivent pas leur direction de l'invisible. C'est ainsi que des ingénieurs, à l'estuaire d'un fleuve disposent des jetées et des enrochements, pour éviter les ensablements et les tourbillons, pour créer un sens et un aboutissement aux eaux terrestres, compatibles avec les mystères du sol sous-marin.

Toute pensée humaine est un subtil accord où se fondent les notes et les timbres les plus disparates. Tout désir se compose, suivant d'exquises proportions, d'une infinité d'attraits, d'éléments et d'influences, qui se favorisent ou se contrarient pour orienter l'action vers l'ordre ou vers le chaos, vers l'amour ou la haine. La tendresse, la pitié, le plus sincère bon vouloir, tous nos sentiments les plus nobles peuvent se retourner contre nous et contre ceux que nous aimons, n'être que funestes et malfaisants, s'ils manquent à cette mesure délicate qui les fait fleurir dans la lumière, qui les dégage assez de nous-mêmes.

On pense généralement plaider pour un insuccès en vantant la sincérité de celui qui s'est trompé, et nous voyons chaque jour des gens s'estimer consolés s'ils

(1) « Et dimisi eos secundum desideria cordis eorum; ibunt in adinventionibus suis. » (Ps. 80.)

trouvent *le désir du bien à l'origine du mal* (1). Mais, depuis que le monde est monde, il n'y a pas un méchant digne de ce nom qui n'ait donné comme prétexte à sa méchanceté le désir de ce qui semblait un mieux, qui ne se soit attribué les intentions les plus pures.

Sans aller jusqu'au terrible *misereor super turbam* d'un Caserio ou d'un Ravaillac, pour avoir manqué à cette mesure, le vaillant devient téméraire, le généreux devient prodigue, l'homme ferme devient obstiné, le miséricordieux devient faible, le héros et le martyr peuvent devenir des monstres... (2)

V

Ah! que parlait différemment le cœur fidèle :

Ante etiam sceptrum Dictaei regis,

et qu'à l'ombre de son Dieu, la vie paraissait à l'homme d'un goût merveilleux et suave!

Ordinavit in me caritatem (3),

s'écrie le Juste. Il a réglé en moi la ferveur; il a ordonné les élans de mon cœur et les a rendus conformes à l'ordre du monde. Après s'être égaré, aucun d'eux maintenant ne revient plus me blesser, ne retombe sur moi en mélancolie, et ma tristesse, aujourd'hui, m'avertit seulement que je m'étais éloigné de mon Dieu.

Sa Loi fut ainsi comme une hygiène transcendantale assurant la santé de l'âme, la conduisant de degrés en

(1) Argument de saint Denys.
(2) Passage inachevé dans le texte.
(3) Cantique des cantiques, II, 4.

degrés, par une charité toujours plus haute et plus sûre, vers cette Joie et cette Paix, qui brillent sur les dômes de la Cité de Dieu. Rien des trésors du monde n'est retranché à la convoitise royale de l'âme, mais les commandements de la Loi sont comme dix coupes d'or pour puiser aux fontaines de miséricorde qui coulent encore pour nous du Paradis terrestre. Ce sont les dix cordes de la lyre sacrée dont le seul clavier permet au monde son expression totale et dont les nombres réalisent l'accord parfait de la Joie. Comme jadis, le premier homme, nous ne pouvons plus boire des fontaines paradisiaques à la mesure de notre soif; mais la mesure des dix coupes remplace pour nous cette sécurité de la volonté innocente, nous préserve de l'ivresse, libère en nous sans titubements l'esprit de louanges.

I love all that thou lovest,
Spirit of delight (1),

« J'aime tout ce que tu aimes, esprit de délices », toute chose capable de délices, mais sans détourner mes regards du Ciel. Je rends grâces pour chaque bienfait, mais je n'oublie pas que chaque bienfait nous prépare des chaînes. Quelle idylle! quelle églogue alternée, quel chant de flûte nous dira le parfum d'une âme comme celle de Phocas, le doux jardinier?

Quelle ode peut se vanter de réfléter une flamme aussi droite que celle qui transparaît dans les âmes juvéniles?... (2)

(1) Shelley, Song : Rarely, rarely comest thou.
(2) Passage inachevé dans le texte.

VI

Ordinatio doloris

Mais, plus encore que la mesure dans les biens de ce monde, le grand prodige opéré par la Doctrine est cette transmutation des valeurs qui donne sa place même à la Douleur dans les délices du plan divin; même et surtout à notre douleur dès qu'elle a touché la pierre philosophale de la Rédemption, dès que notre esprit lui a fait toucher l'inestimable [ ] (1) des souffrances divines.

Là est le miracle, là est l'œuvre divine; là est le prodige plus étonnant peut-être que celui de la création. La Douleur a fait broncher tous les anciens sages : le mieux qu'ils aient su faire a été de serrer les dents, de se mordre les lèvres pour ne pas blasphémer (2). Quant aux sages d'aujourd'hui, le grand thème, presque le seul thème de leurs indignations, c'est qu'un Dieu bon l'ait permise. Ils pourraient songer à leurs imperfections et penser que le mal ne persécute en nous le plus souvent que le goût des ténèbres, pour exalter et fortifier dans l'âme sa confiance, sa fermeté, pour la forcer à ne garder que ses espoirs les plus hauts. Ils pourraient songer à cette capacité de perfection presque inépuisable qui marque l'âme humaine, et à tout ce qui nous manque, et se dire que, pour les meilleurs d'entre nous, pour un Socrate, un Michel-Ange, un Christophe Colomb, un Dante, un Dostoïev-

(1) Un mot manque dans le texte.

(2) Comparer l'héroïsme stoïcien, sombre : « Tu auras beau faire, ô Douleur, je ne dirai pas que tu es un mal »..., avec le chant du martyr, la jubilation du croyant, du voyant, de l'enfant Symphorien.

sky, un Poë, un Rembrandt, un François d'Assise, il n'y a jamais eu dans le monde excès de douleur, mais seulement dans le cœur humain excès de dureté ou d'opacité.

On a dit de l'évolution de certaines vies, de certains retours à Dieu, de certaines réconciliations avec Dieu et avec la vie : « *C'est un effet de la fatigue, de la maladie, de la dépression...* » — Et certes, la souffrance nous facilite l'abandon de nous-même. Mais que ce soit elle précisément qui nous réconcilie avec la Vie, nous rouvre les portes de la Paix et de la Joie, le prodige n'en semble que plus merveilleux et plus inattendu.

Il faut entendre leurs accents sous la plume des traducteurs latins, les plus fidèles, les plus nuancés des traducteurs, dont la langue s'est prêtée à toutes les audaces pour exprimer les bondissements du cantique hébreu, sa jubilation, son extase.

« Le juste comme le palmier fleurira, comme le cèdre du Liban il sera multiplié — planté dans la maison du Seigneur, dans les parvis de la maison de notre Dieu. » (Ps. 91) (1)

« Le juste germera comme le lis — et fleurira pendant l'éternité devant le Seigneur. » (Osée, 14)

« Il sera comme l'arbre qu'on transplante au bord des eaux, qui plonge ses racines dans la fraîcheur et ne craint pas l'été quand il vient.

« Et son feuillage sera vert, et au temps de la sécheresse il ne sera point desséché, ni jamais il cessera de donner du fruit. » (Jérémie, XVII)

(1) Dans le manuscrit, les citations sont en latin. Nous les traduisons d'après le texte même de la Vulgate.

« Et toutes les choses qu'il fera seront prospères. » (Ps. 1)

« Qu'ils sont aimés, Seigneur des vertus, tes tabernacles! » (Ps. 83)

« Qu'ils sont doux à mon gosier tes discours, meilleurs à ma bouche que le miel!... Admirables sont tes témoignages! » (Ps. 118)

« Je me réjouirai de tes paroles, comme celui qui trouve des dépouilles opimes. » (Ps. 118)

« Et j'ai dit : Maintenant j'ai commencé, voici le changement de la droite du Très-Haut. » (Ps. 76)

« De moelle et de graisse que mon âme soit remplie — et de ses lèvres exultantes ma bouche te louera. » (Ps. 62)

« Il m'a conduit vers les larges espaces. » (Ps. 17)

« Tu as fait couler l'huile sur ma tête — et mon calice enivrant, qu'il est beau! » (Ps. 22)

« Bienheureux l'homme dont le secours vient de toi; il a disposé dans son cœur des degrés d'ascension, dans la vallée des larmes, dans ce lieu qu'il a lui-même choisi. » (Ps. 83)

Et la joie ne s'exprime pas seulement dans le secret de la prière et de l'action de grâces; il invite à partager son bonheur tous les objets et toutes les créatures.

« Le Seigneur est bon pour tous, et toutes ses œuvres sont des actes de pitié. » (Ps. 144).

VII

Ivresse et Temps

L'homme a une répugnance pour le temps, parce que l'esprit de l'homme n'est pas fait pour le temps. L'homme sème dans le temps, mais tout ce qu'il sème ne doit fructifier que dans l'éternité. L'esprit moissonneur s'efforce continuellement contre le temps; il en a une secrète et instinctive horreur :

Love is not Time's fool (1)

et choisit des semences qui ne donneront leur fruit que quand le temps sera fini. Il redoute tout ce qui mûrit dès ce monde comme préparant une moisson de pourriture. Le temps lui sert à mesurer sa peine et son zèle, mais son amour est ailleurs; et ainsi par haine du temps, il ne perd pas un instant et s'applique activement aux semailles éternelles (2). La parfaite miséricorde, parfois anticipant sur l'explosion de l'été, accorde une trêve au bon ouvrier, le fait sortir du temps pour lui laisser entrevoir... (3).

Il y a une autre ivresse qui oublie le temps; mais comme le nageur qui s'abandonne au courant oublie les cataractes; comme le condamné dans son sommeil plein de rêves oublie les bourreaux. Toute chose que charrie le temps, si elle nous donne son ivresse, rentre ensuite au néant natal, nous quitte, nous abandonne plus faibles, plus inquiets qu'avant (4).

. . . . . .

(1) « L'amour n'est pas le bouffon du Temps » (Shakespeare, Sonnet CXVI).

(2) « De même que l'amour, qui exige la joie, ne s'exprime, ne se mesure, que par sa capacité de douleur. » (Note de DUPOUEY.)

(3) Phrase inachevée.

(4) Passage inachevé dans le texte.

VII

Les voix de la Grâce. — Les voix de la chair

L'esprit et la chair sont en face l'un de l'autre, comme deux armées en campagne. Toute inaction de l'un est utilisée par l'autre, et, pour tous deux, la loi est la même : « *Vivere est vincere* (1). » Il faut que, chaque jour, l'esprit ait chassé la chair d'une de ses places, qu'il l'ait délogée d'une de ses positions, qu'il ait avancé d'autant; et cela, non seulement en paroles, en protestations, en professions de foi; mais il faut que, chaque soir, les puissances de l'esprit aient remporté un avantage précis, soient en possessions de dépouilles opimes.

Toute notre vie n'est qu'un pays ennemi qu'il faut traverser en conquérant, pays plein de retranchements de places fortes, de passages difficiles. Il faut parfois traverser un gué ou un défilé sous le feu de l'ennemi; parfois le saccager et le brûler dans ses repaires; ou prendre une ville maison par maison. Mais il faut, qu'au dernier jour la croix soit établie sur toutes les provinces.

L'esprit répète ce qu'il entend (2).

Dès qu'un ange de lumière a parlé, tous les anges de ténèbres à leur tour se font entendre, se transformant eux-mêmes en anges de lumière. Sans heurter de front l'envoyé céleste, sans contredire ouvertement

(1) Devise d'un des Grands Maîtres de l'Ordre de Malte, reproduite sur son tombeau, à l'église St-John.

(2) S. Jean, XVI, 13.

à la grâce, tout est mis en œuvre pour diminuer ses effets, pour atténuer l'avertissement divin, l'empêcher d'aboutir, de mettre en branle la volonté généreuse, et de produire un acte de chrétien. C'est un fourmillement de raisons subtiles, d'analogies, d'atermoiements, pour stériliser l'intervention divine, pour qu'elle demeure dans le domaine des possibilités, des utopies. Si l'argument de lumière est par trop éclatant, toute la sombre milice consent à sa victoire. Mais alors, que de raisons pour remettre à plus tard, à demain, à tout à l'heure au besoin, pourvu que ne s'accomplisse pas sous son impulsion ce qui, plus que toute autre chose, fait grincer des dents au Prince de ce monde : *le sacrifice d'un esprit contrit et humilié* (1)!

Que de noms honorables nous avons donnés à ces ténébreuses raisons qui fourmillent comme des bêtes les plus immondes dans la basse-fosse! Estime publique, convenances, pondération, distinction, dignité, tolérance, largeur d'idées...

Combien d'hommes n'ont employé leur vie (2) qu'au triomphe, contre Dieu et contre la grâce, de toutes ces larves aux visages de femmes, belles et cruelles comme les sauterelles du puits de l'Apocalypse! (3) Toute leur vie durant, à grand'peine, ils ont lutté contre le courant de la miséricorde et de la grâce, pour ne pas risquer d'être entraînés vers la Lumière, vers la Simplicité, vers le Salut. Ils ont été les esclaves obéissants de leurs affaires, de toutes les modes du corps et de l'esprit. Ils ont avalé sans broncher toutes les fari-

(1) « Sacrificium Deo spiritus contribulatus; cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies. » (Ps. 50.)

(2) La même pensée se retrouve dans une des lettres de Dupouey (11 octobre 1914).

(3) Apocalypse, IX, 1-12.

boles du médecin, du physicien, du chroniqueur scientifique, du critique d'art, du peintre impressionniste, de tous les risibles augures de ce temps. Ils ont été de leur temps! Leurs âmes ont porté les mêmes jaquettes, les mêmes gilets, les mêmes cravates qu'avaient lancés les professionnels de la sensibilité et du paradoxe. Et les rudes voix venues de la Galilée leur ont semblé appartenir définitivement à l'archéologie. En sachant plus long que saint Paul, ils l'ont expulsé de leurs bibliothèques; mais, comme, en fin de compte, il fallait remplir la place vide, plusieurs — modestement — y ont installé la Baronne Staff!

Ceux qui ont le Seigneur Dieu pour illuminateur, dit Angèle de Foligno, *voient leur voie particulière dans une lumière intérieure et spirituelle. Mais quelques-uns d'entre eux ferment les oreilles de peur d'entendre et les yeux de peur de voir. Ne voulant pas écouter la parole de Celui qui parle dans l'âme, quoiqu'ils sentent de ce côté la saveur divine, ils se détournent, malgré la voix intime, et suivent la voix commune. Ceux-ci seront maudits par le Dieu tout-puissant...* (1).

(2) Je sais que je suis exécrable, mon Dieu. Mes péchés et mes vilenies demeurent toujours devant mes yeux. Combien je voudrais pouvoir Vous dire que je me déplais sincèrement et que Vous êtes mon désir! Mais, hélas! il n'y a plus rien de sain en moi. Tous les

(1) Traduction d'Ernest Hello, ch. 51.

(2) Évidemment cette page ne fait point partie de l'*Étude sur l'Individualisme*. Cependant, nous n'avons pas cru devoir l'en détacher, tant que nous a semblé significative la spontanéité avec laquelle Dupouey l'écrivit à la suite des « Voix de la Grâce ». (Note de l'éditeur).

désirs et les habitudes de mon cœur sont un fumier, et toutes les promesses de mon esprit ne sont que présomption, faux-semblant et littérature. Ma lèpre et mes ulcères ne me déplaisent pas. O mon Jésus, sauvez-moi, refaites-moi. « *Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus mei* (1). »

Sans entrer dans cette maison pleine de putréfaction et indigne de votre présence, levez votre main toute-puissante devant la porte entr'ouverte.

O mon Dieu et mon Roi, voici que Vous avez pénétré dans ce taudis comme mon ami! Que la flamme de votre présence foudroie en moi toute impureté!

In flagella paratus sum (2).

IX

Le double attrait

La raison, éclairée de telles lumières que Dieu a permises et qui établissent le degré du mérite ou de la faute, délibère librement et informe la volonté du bien à rechercher comme du mal à éviter. La volonté toujours libre, mais rendue modeste par la tyrannie de la chair, parle au conditionnel : « Tel bien devrait être recherché à tout prix, quelque gêne qu'en dût souffrir la chair. » Et la libre volonté, la libre mais languissante volonté ressent l'attrait des choses raisonnables et la séduction de la mesure et de l'ordre divin. Mais en face d'elle, la chair s'émeut, avec ses souvenirs : « Touch has a memory. »

L'autre séduction, le *second attrait*, celui qui ne

(1) Ps. 50.
(2) Ps. 37.

coordonne pas les actes de la vie, celui qui ne s'occupe pas du temps, mais qui est la voix même de la chair renforcée par les habitudes, proclame le délice immédiat des sens, et les ivresses vertigineuses de l'assouvissement.

L'esprit incorruptible parle clairement, et la pensée pure reflète la grâce de Dieu ; mais la voix de la chair commande au corps et aux membres de plus près ; et le péché originel a mis dans ce corps et dans ses membres un penchant terrible à la désobéissance et à la révolte.

La voix de la chair, puissante comme le mugissement de Béhémoth, assourdit la volonté, l'empêche d'entendre les arguments de lumière de l'esprit. — Mais telle est la dignité de la libre volonté humaine que, pour réparer un seul péché de notre premier père, le Fils bien-aimé du Père accepte de subir la mort ; et telle est cette dignité que l'appel persévérant de l'esprit dans une prière même dénuée de toute tendresse et de toute chaleur, dénonce une force au-dessus de toutes les forces, contre laquelle reste vaine toute la rhétorique du Prince des mauvais anges.

Connaissons donc notre débilité et la faiblesse en nous de la voix qui engage au bien. Demandons au Saint-Esprit d'augmenter nos lumières et l'attrait en nous de la Loi de Dieu. Supplions-le de nous révéler la beauté, la sainteté, l'excellence, la suavité de ce qui est conforme à la volonté de Dieu. Qu'il dessille nos yeux, qu'*Il ordonne en nous la ferveur* ; qu'Il nous initie aux joies toutes-puissantes de l'adoration par lesquelles sont assouvies les plus hautes exigences du cœur humain, aux ivresses de l'obéissance ou de l'abandon de nous-mêmes. Qu'Il daigne nous admettre à cette incessante collaboration au plan divin qui verse

ses délices jusqu'au plus profond des cœurs soumis.

Mais surtout, connaissons notre faiblesse, et ne croyons jamais avoir rien acquis.

La raison parle, et si elle sait assez mal se faire entendre, c'est, dit-on, que le désir crie. Entendons que la vérité ne conseille notre âme que d'une voix faible et languissante, tandis que les désirs sensuels réclament avec une voix puissante et tyrannique une obéissance qu'elle a l'habitude de ne pas leur marchander.

Les hommes n'ont pas ménagé leurs railleries aux défaites de la raison, tandis qu'ils applaudissaient aux victoires du désir, comme s'ils n'acclamaient pas ainsi leur propre désastre. Chaque jour les mêmes plaisanteries contre la plus haute faculté humaine rencontrent la même indulgence chez les jeunes hommes; chaque jour les vieillards expriment leurs regrets tardifs d'avoir...

X

God's mill grinds slow (1)

Comment expliquer cette continuelle défaite en nous du principe raisonnable et lumineux, du principe ordonnateur et prévoyant devant les exigences aveugles de la sensualité, par le principe adverse de la jouissance immédiate, du désordre et de la mort, sinon par un affaiblissement de notre intelligence, par une dégénérescence de ce même principe ordonnateur, causée en nous par l'*habitude* de la sensualité?

(1) Le moulin de Dieu moud lentement.

L'esprit, dit Emerson, se bâtit une demeure; mais cette demeure, par la suite, emprisonne l'esprit.

Ayons donc une demeure avec beaucoup d'issues par où l'esprit puisse s'échapper, c'est-à-dire ne lui construisons pas une demeure d'habitudes charnelles, aveugles, réclamant leur proie brutalement et à heures fixes, et surtout rendons nous-même fréquemment sa liberté au [ ] (1) pour qu'il ne désapprenne jamais de voler et garde, s'il se peut, toute la vigueur de ses ailes. Qu'il ait un nid, non une cage, au creux du sillon comme l'alouette, et que, comme elle, il prenne chaque jour son essor dans la lumière.

PIERRE DUPOUEY.

(1) Un mot manque dans le texte.

Saint Bernard

Humilité et grandeur de Marie[1]

C'est à Nazareth, ville de Galilée, que l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu. Mais à qui ? A une vierge, mariée à un homme nommé Joseph. Quelle est cette vierge, assez vénérable pour être saluée par un ange; assez humble pour être l'épouse d'un artisan ? O admirable union de la virginité et de l'humilité ! Elle ne plaît pas médiocrement à Dieu l'âme en qui l'humilité rehausse la virginité, et la virginité embellit l'humilité. Mais de quelle vénération jugeras-tu digne celle en qui la fécondité exalte l'humilité, la maternité consacre la virginité ? Tu l'entends : c'est une vierge, et une vierge humble. Si donc tu ne peux imiter la virginité de cette âme humble, imite l'humilité de cette vierge. Louable est la vertu de virginité, mais plus nécessaire est l'humilité; celle-là est conseillée, celle-ci, prescrite. On t'invite à l'une, mais l'autre est ordonnée. De celle-là il est dit : « Qui peut comprendre, comprenne (2). » De celle-ci : « Si vous ne devenez comme ce petit enfant, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux (3). » La virginité est rémunérée, mais l'humilité exigée. Tu peux te sauver sans la virginité, mais non sans l'humilité. L'humilité qui pleure sa virgi-

(1) Homélies I et II.
(2) Matth., XVIII, 3.
(3) Matth., XIX, 12.

nité perdue peut plaire à Dieu; mais sans humilité, j'ose le dire, la virginité même de Marie ne Lui serait pas agréable. « Sur qui, dit le Seigneur, reposera mon Esprit, sinon sur l'âme humble et paisible? (1) » « Sur l'âme humble », et non sur l'âme vierge. Si donc Marie n'eût pas été humble, l'Esprit-Saint ne se serait pas reposé sur elle, et elle n'eût pas conçu du Saint-Esprit. Comment, en effet, eût-elle conçu de Lui sans Lui? Ainsi qu'elle en témoigne elle-même, « Dieu a regardé l'humilité de sa servante (2) » plutôt que sa virginité. Et si elle plaît parce qu'elle est vierge, c'est parce qu'elle est humble qu'elle conçoit. Si donc la virginité a plu à Dieu, c'est par un effet de l'humilité.

Il y a cependant quelque chose de plus admirable encore en Marie : c'est la virginité unie à la maternité. Jamais on n'avait entendu dire qu'une femme eût été à la fois mère et vierge. Et si tu considères *de qui* elle est mère, où te conduira ton admiration pour une aussi sublime dignité, sinon à t'avouer incapable de l'admirer comme il convient, sinon à reconnaître — et la Vérité elle-même en témoigne — que Celle qui a eu un Dieu pour fils doit être élevée au-dessus de tous les chœurs des Anges? En effet, le Dieu et le Seigneur des Anges, Marie l'appelle audacieusement son Fils : « Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi envers nous? (3) » Lequel des anges oserait parler ainsi? Ils tiennent à grand honneur que la grâce les ait élevés, d'esprit qu'ils sont par nature, à la vocation d'anges, comme le montre David : « Il a fait, des esprits, Ses anges (4). » Mais Marie, qui se sait mère, ne craint pas de nommer son Fils cette Majesté que les anges servent avec révérence. Et Dieu ne dédaigne pas de recevoir le nom de ce qu'Il a daigné être réellement. Car l'Évangéliste ajoute peu après : « Et Il leur était sou-

(1) Isa., LXVI, 2.
(2) Luc, I, 48.
(3) Luc, II, 48.
(4) Ps. CIII, 5.

mis (1). » Qui, et à qui? Dieu, à des hommes; Dieu, dis-je, à qui les Anges sont soumis, à qui les Principautés et les Puissances obéissent, était soumis à Marie, et non seulement à Marie, mais à Joseph à cause de Marie. Admire donc, et choisis ce qu'il convient d'admirer le plus : ou la condescendance et la douceur du Fils, ou l'excellente dignité de la Mère. De part et d'autre, merveille qui confond. Qu'un Dieu se soumette à une femme, prodige sans exemple; et qu'une femme commande à un Dieu, sublimité sans égale. A la louange des vierges, on chante qu'elles seules suivent l'Agneau partout où Il va. De quelles louanges sera donc digne Celle qui précède toutes les Vierges !

Heureuse donc Marie, à qui ne manque ni l'humilité, ni la virginité.

O unique virginité, que la fécondité honore, loin de la ternir; incomparable humilité que la virginité féconde rehausse au lieu de l'effacer ; fécondité singulière, à qui font cortège à la fois et la virginité et l'humilité !

Rien, là, qui ne soit exceptionnel, réservé seulement à Marie. Quoi d'étonnant si tu hésites à dire ce que tu juges plus admirable : ou la fécondité d'une vierge, ou la virginité d'une mère, ou la sublimité du Fils ou l'humilité jointe à une telle élévation.

Sans aucun doute, il faut tout préférer. Mais quelle incomparable excellence et quel bonheur pour Marie d'avoir possédé à la fois tous ces biens !

Et quoi d'étonnant si Dieu, qui se montre admirable dans ses saints, se révèle plus admirable encore en sa Mère?

Époux, vénérez donc, dans une chair corruptible, la parfaite pureté de la chair; admirez, vous, vierges consacrées, la maternité dans la virginité; et que tous les hommes imitent l'humilité de la Mère de Dieu.

Honorez, ô saints Anges, la Mère de votre Roi, vous qui adorez le Fils de notre Vierge, qui est notre Roi

(1) Luc, II, 51.

comme le vôtre; qui a racheté notre humanité et restauré la Cité des Anges.

Ce cantique nouveau, qu'il est donné aux vierges seules de chanter dans le Royaume de Dieu, la Reine des Vierges le chantera avec les autres, ou plutôt, l'entonnera la première : qui en douterait? Je pense même que, outre ce cantique, commun à toutes les vierges, Marie réjouira la Cité de Dieu d'un hymne plus doux et plus parfait. Mais, parmi les vierges, aucune ne sera jugée digne de prononcer ni de chanter cet hymne ravissant, réservé à Celle qui, seule, peut se glorifier d'avoir enfanté, et d'avoir enfanté un Dieu. Elle se glorifie, dis-je, non en elle-même, mais à cause de cette maternité et en Celui dont elle est mère. Dieu, en effet (c'est un Dieu qui est son Fils), voulant réserver à sa Mère une gloire singulière dans le Royaume des Cieux, l'a prévenue dès ici-bas d'une grâce spéciale qui lui permît de concevoir d'une façon ineffable, et d'enfanter sans aucune souillure.

En vérité, telle devait être la nativité d'un Dieu, qui ne pouvait naître que d'une vierge; telle, la maternité d'une vierge qui ne pouvait enfanter qu'un Dieu.

C'est pourquoi le Créateur de l'homme, voulant se faire homme et naître de l'homme, devait se choisir, ou plutôt se créer, une mère digne de Lui et capable de Lui plaire. Aussi la voulut-Il vierge, afin de sortir d'une source immaculée, Lui, l'Immaculé, qui venait purifier les hommes de leurs souillures. Il la voulut humble, la mère de qui devait naître Celui qui est doux et humble de cœur, et qui devait donner à tous l'exemple nécessaire et très salutaire de ces vertus. Il accorda donc à cette Vierge le privilège d'enfanter, après lui avoir inspiré auparavant la volonté de rester vierge, et accordé le mérite de l'humilité. Comment, en effet, l'ange aurait-il pu, ensuite, la saluer « Pleine de grâce » s'il avait trouvé en elle quelque chose d'une moindre excellence, ou qui ne fût pas le fruit de la grâce?

Afin donc que celle qui devait concevoir et mettre au monde le Saint des saints fût sainte de corps et d'esprit, elle reçut le don de virginité et celui d'humilité. La Vierge royale, ornée des joyaux de ces vertus splendides, la Vierge dont l'âme et le corps brillent d'une beauté dont le Ciel seul connaît tout le prix, attira les regards de la cour céleste.

Le Roi du ciel, épris de sa beauté, lui envoya un messager angélique. « D'un Dieu à une Vierge », dit l'Évangéliste. Du Très-Haut à une humble ; du Seigneur à la servante ; du Créateur à la créature. Quelle condescendance en Dieu, mais en la Vierge quelle excellence !

Accourez, ô mères! Accourez, ô filles! Accourez, ô vous toutes qui, depuis Ève et à cause d'Ève, enfantez et êtes enfantées dans la tristesse. Approchez de cette couche virginale; entrez, si vous l'osez, dans la retraite très pure de votre sœur. Voici que Dieu envoie à une Vierge un ange qui lui parle : prêtez l'oreille; écoutez ce qui lui est annoncé — surtout si vous devez entendre de quoi être consolées.

Mais celle à qui l'ange est envoyé est vierge, vierge dans sa chair et son esprit, quant au corps et quant à l'âme et telle que la décrit l'Apôtre. Vierge choisie avant tous les siècles, connue d'avance par le Très-Haut qui la prépara pour Lui; Vierge gardée par les anges, annoncée par les Patriarches, et promise par les Prophètes.

« Or, le nom de la Vierge était Marie (1). » Goûtons la douceur de ce nom, qui signifie Étoile de la mer, et s'adapte si merveilleusement à la Vierge-mère. Il convient, en effet, de la comparer à un astre ; car, de même qu'un astre émet son rayon sans s'amoindrir en rien, ainsi la Vierge enfanta son Fils sans que son intégrité en souffrît. Le rayon émis par l'astre n'affaiblit pas sa lumière : le Fils ne porte nulle atteinte à la pureté de sa Mère.

(1) Luc, 1, 27.

Marie est la noble Étoile issue de Jacob, dont le rayon illumine l'univers entier, dont la splendeur éblouit les Cieux et pénètre jusqu'aux abîmes. Sa lumière embrasse toute la terre, et, réchauffant les âmes plus que les corps, mûrit les vertus, et consume les vices.

Oui, Marie est cette Étoile unique, étincelant au-dessus de l'immense mer : elle brille par ses mérites, elle éclaire par ses exemples.

O toi, qui te sens ballotté par les orages et les tempêtes de ce monde, plutôt que tu ne marches de pied ferme, ne détourne pas les yeux de cet astre au doux éclat, si tu ne veux être englouti.

Si le vent des tentations se lève, si tu rencontres l'écueil des tribulations, regarde l'étoile, invoque Marie.

Si tu es secoué par les flots de l'orgueil, de l'ambition, de la médisance, de l'envie : regarde l'étoile, invoque Marie.

Si la colère, ou l'avarice, ou les séductions de la chair agitent ta barque, regarde Marie.

Si, troublé devant l'énormité de tes crimes, confondu de l'impureté de ta conscience, terrifié par l'épouvantable jugement, tu commences à tournoyer dans l'abîme de la tristesse et du désespoir, pense à Marie.

Dans les périls, les doutes, les incertitudes, pense à Marie, invoque Marie. Que son Nom ne s'éloigne ni de ta bouche, ni de ton cœur; et, afin d'obtenir le suffrage de sa prière, ne néglige pas son exemple.

Si tu la suis, tu ne t'égareras pas; si tu la pries, tu peux espérer; si tu penses à elle, tu ne saurais te tromper.

Qu'elle te soutienne, et tu ne tomberas pas ; qu'elle te protège, et tu ne craindras rien; qu'elle te conduise, et tu marcheras sans fatigue. Elle te guidera au port, et tu expérimenteras en toi-même combien justement il est dit : « Et le nom de la Vierge était Marie. »

Traduit par C. Laurain-Lecreux.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Les directives spirituelles de l'Église

Action catholique et action sociale

I. — *L'Action catholique et la classe ouvrière*

Aucune activité profitable à la vie chrétienne n'est exclue du champ de l'*Action catholique* — mais il faut mesurer exactement notre effort et l'appliquer d'abord aux tâches les plus urgentes. L'équilibre du monde, s'il peut être encore sauvé, exige cet emploi divinement sage de toutes nos énergies chrétiennes, cette poussée unanime de tous dans le sens indiqué par le Chef. Parmi ces tâches, il faut mettre avant toute autre « l'assistance des classes ouvrières,... l'assistance non seulement spirituelle — qui doit toujours occuper la première place — mais aussi l'assistance matérielle, moyennant ces institutions qui ont pour but spécifique de réaliser les principes de la justice sociale et de la charité évangélique (1) ».

S'il n'appartient pas à l'*Action catholique* d'organiser des partis politiques, ni de les diriger ou influencer directement dans leurs tâches techniques (2), sur

(1) Lettre de S. S. Pie XI au Patriarche de Lisbonne, *O. R.*, 12-13 mars 1934.

(2) Nous avons vu que l'A. C. doit équiper ses membres en vue d'une action politique personnelle au sein des partis de leur choix, ce qui est bien différent.

le terrain de l'action sociale, elle peut et elle doit former elle-même tous les organismes requis par sa nécessaire influence. Les mots d'ordre de l'Église sont là-dessus formels et précis :

L'*Action catholique* devra donc promouvoir ces institutions, là où elles n'existent pas encore, ou dûment les aider là où elles existent, tout en leur laissant une responsabilité propre et leur autonomie dans les choses purement techniques et économiques.

Son rôle principal sera qu'elles s'inspirent sans cesse des principes nettement catholiques et des enseignements de ce Siège Apostolique, lequel a reçu du Divin Rédempteur la charge de se faire le guide spirituel des peuples, enseignements que nous avons récemment exposés dans l'encyclique « *Quadragesimo anno* » (1).

Il faut remarquer, avec le grand Pape qui gouverne l'Église, que cette attitude n'est pas « nouvelle » : elle est essentiellement chrétienne, elle dérive de l'inspiration la plus profonde de son divin génie. Qui ne la comprend pas, qui ne l'adopte pas joyeusement n'est pas chrétien. Nous devons mesurer notre cœur au cœur de l'Église et nous discerner nous-même dans ce jugement. Voici donc une pierre de touche :

L'Église, qui a pour Chef l'Ouvrier divin de Nazareth, fut toujours prodigue de secours et d'assistance maternelle aux ouvriers, qu'elle éleva, par la force de sa doctrine et de son œuvre persévérante, des hontes de l'esclavage à la dignité de frères du Christ (2).

Ce fut une œuvre immense, un gigantesque soulèvement d'obstacles, un renversement inouï de forces hostiles établies séculairement sur le culte des dieux

(1) S. S. Pie XI, *ibid.*
(2) *Ibid.*

protecteurs des cités (1). Le Christ avait jeté le levain dans la masse, et tout avait fermenté. Le levain de la vérité qui délivre! Quand l'Église eut changé les mœurs et l'esprit public, les dures institutions tombèrent; un climat nouveau permit l'essor d'une vie sociale où toute personne humaine, la plus faible, la plus méprisée du paganisme, avait une dignité quasi divine. Que cet esprit chrétien disparaisse, un esclavage renaîtra (il renaît, il s'étend déjà à des peuples entiers) dont le machinisme moderne sera l'instrument de torture infiniment compliqué. L'Église, avec une lucidité quasi prophétique, a le sentiment de cet immense malheur qui menace encore le monde du travail, et, par la voix de Pierre, elle appelle tous les croyants à son aide.

Cette Église aujourd'hui

va au devant des masses ouvrières les plus humbles avec une très spéciale sollicitude, non seulement pour qu'elles puissent jouir des biens qui leur reviennent de droit, en justice et en équité, mais encore pour qu'elles soient soustraites à l'action insidieuse et très pernicieuse du Communisme, lequel, en même temps qu'il s'efforce, avec une per-

(1) « On voit bien, d'emblée, écrit le P. Festugière, ce que les pauvres, les esclaves, les petits, recevaient de l'Évangile. Ils n'avaient rien. Un esclave, en grec, se dit un « corps », *sôma*. Mainte inscription les désigne au pluriel, *sômata*, après le bétail, *ktémata*. Ce neutre exprime une catégorie d'objets, un des biens que l'on possède. A Rome l'esclave est une *res* : chose achetée, vendue. Le paysan Caton fait moins de cas d'un esclave hors de service que d'une vieille vache : la vache, au moins, on la mange. Ayant conté le massacre de tous les serviteurs d'une maison, Tacite ajoute : *vile damnum*. A ces déshérités, la Bonne Nouvelle donnait tout : le sens de leur dignité, de leur personne humaine. Un Dieu les avait aimés, il était mort pour eux. Il leur assurait, dans son Royaume, la meilleure place. Le patricien n'avait ici nul avantage. Cependant, à l'*assemblée*, il se mêlait à cette tourbe mal lavée, dont l'haleine empestait l'ail et le gros vin. Ces êtres d'une autre race qu'il pouvait, d'un mot, faire battre et mourir, étaient ses frères. » *Le sage et le saint*, La Vie Intellectuelle, 25 mars 1934.

fidie diabolique, d'éteindre sur terre la lumière de la religion, qui les a réhabilitées, les expose au péril certain de retomber, un jour plus ou moins proche, dans le même état d'abjection d'où elles furent péniblement élevées.

Aussi l'Église invite-t-elle tous ses fils, prêtres et laïques, et spécialement ceux qui militent dans l'*Action catholique*, à l'aider dans cette entreprise très urgente : *en présence d'une aussi terrible menace sauvegarder les biens spirituels et matériels que la Rédemption du Christ a donnés à toute l'Humanité, et spécialement aux classes humbles* (1).

Nous touchons ici aux réalités les plus hautes, et l'on voit la tâche immense et belle qui incombe à l'*Action catholique* : une tâche essentiellement spirituelle et proprement divine. A vrai dire, par delà le plan économique et social, on rejoint, à ces sommets, le terrain d'une *politique supérieure*, où l'*Action catholique* doit entrer de tout son élan.

II. — *D'une politique chrétienne*

Car l'action politique de partis n'est pas toute la politique. La vie des nations repose sur des fondements que les hommes d'État n'ont jamais le pouvoir d'ébranler, que tout le peuple chrétien a le devoir d'établir, de défendre ou de rétablir si on les ébranle; et parce que sur ces bases repose la paix des cités, cette action, qui les protège ou les assure, peut aussi s'appeler politique. Une telle action incombe au premier chef à l'Eglise, gardienne infaillible de l'ordre spirituel du monde. L'audience accordée aux *Ligues féminines*

(1) S. S. Pie XI, *ibid.* — « Avec un redoublement d'activité... toutes les forces sociales du catholicisme doivent s'employer au service de la classe prolétarienne. » Ces paroles de Mauriac ne font que traduire l'appel très pressant de l'Église. Voir *Sept*, 10 mars 1934.

catholiques, le vendredi 5 avril, permit au Pape d'apporter sur ce point des précisions lumineuses :

Pas de politique de partis, du jour, du moment : l'*Action catholique* ne doit pas se mettre en tels chemins. Mais il est une autre politique que nous ne pouvons pas et ne voulons pas abdiquer : nous ne pouvons en effet refuser la politique du bien commun, la vraie politique, la grande politique qui vise au bien commun ; nous ne pouvons pas refuser le souci et la peine de procurer et conserver les biens qui sont de tous et qui ne peuvent manquer à personne : à savoir la sainteté des familles, la sainteté de l'éducation, les droits de l'Église, les droits de la conscience, les droits de Dieu. Ce sont là des biens qui ne peuvent faire défaut ; ils sont, ils constituent les bases de tous les autres biens, de toutes les autres prospérités. Si c'est là chose politique, nous ferons toujours de la politique et nous serons les premiers : ce sera même la vraie, la bonne politique (1).

Tous les chrétiens qui se sentent d'Église par les fibres les plus profondes de leur âme savent le prix divin de ces « *primi beni sovrani* » qui sont l'essence même du christianisme. Qui aime vraiment le Christ peut-il voir sans douleur un nouveau paganisme s'étendre sur la terre, pour le malheur définitif des hommes qui ne connaissent plus la grâce du salut ? Ce n'est plus une vague défensive qu'il faut entreprendre devant certaines traditions déjà mortes, c'est une floraison qu'il nous faut préparer, un épanouissement lumineux de vie chrétienne authentique, des centres de culture rayonnants que nous devons partout créer pour la gloire de Dieu : *Ut videant opera vestra bona et glorificent Patrem vestrum*.

Dans la crise actuelle, qui commence à peine, une discrimination va se faire entre ceux qui sont vraiment du Christ, vraiment catholiques, et « ceux qui

(1) Discours aux *Ligues féminines catholiques*, *O. R.*, 6 mars 1934.

se disent catholiques et ne le sont que de nom (1) ». Il nous faut sans peur dénoncer et surtout ne pas suivre ce « faux christianisme qui tant avoisine le paganisme renaissant (2) », et de toute notre force nous porter à toute œuvre où resplendit « la nécessaire irradiation de l'idée, de la pensée, de la pratique, de la forme et de l'essor chrétiens (3) ».

Ceux qui croient faire leur salut en ne pensant qu'à eux, être chrétiens en croupissant dans la molle tiédeur d'une fade piété, méditeront avec profit ces appels de l'Église, qui nous disent lumineusement en quel chemin nous devons aller. « Parce que dans l'Évangile, écrit Mauriac, nous voyons les crimes de toute une vie anéantis par un acte de foi, par une seule larme de repentir et d'amour, nous oublions que dans le même Évangile la vertu apparente d'une existence ne tient pas contre la haine, contre l'avarice, contre la sécheresse du cœur. « Ce ne seront pas ceux qui « crient : Seigneur ! Seigneur !... » Aucun texte ne nous paraît plus terrible que celui-là. Crier : « Sei- « gneur ! Seigneur », cela nous donne tellement l'illusion d'aimer et d'être aimé ! Cela nous aide tellement à vivre le plus loin possible des pauvres, des malades, des prisonniers qui sont le Christ ! (4) » Et cela nous donne si bien la raison de ce « mystère d'iniquité » dont la puissance s'étend terriblement sur le monde...

fr. Étienne Lajeunie, O. P.

(1) Discours du Pape aux universitaires de « Pax Romana », *O. R.*, 7 mars 1934.

(2) *Ibid.*

(3) Discours aux *Lignes féminines catholiques*, *loc. cit.*

(4) Mauriac, *Le Fils de l'homme*, La Vie Intellectuelle, 25 mars 1934, pp. 361-362.

Prière et apostolat dans l'A.C.J.F.

L'A.C.J.F., qui, bientôt, célébrera son cinquantenaire, est connue comme le plus imposant mouvement de jeunesse catholique actuellement organisé en France. On sait que, dans la plupart des diocèses, elle constitue le noyau le plus compact des forces de jeunes. Elle a le droit d'être fière de ses états de service, elle qui, dès l'origine, a voulu apporter, d'une façon disciplinée et méthodique, la collaboration des jeunes laïcs à l'œuvre de restauration chrétienne entreprise par les Évêques. L'explication de son succès, on peut assurément la chercher dans la fière lignée de ses chefs, ou mieux encore dans son intrépide fidélité aux directives sociales qui partent de la Rome Vaticane. Il nous semble qu'on la trouvera plus sûrement dans ce qui constitue son âme même, dans son esprit d'apostolat, — étant entendu que cet apostolat est accepté dans la plénitude originelle de son sens.

L'Association Catholique de la Jeunesse Française, en effet, ne peut pas être regardée comme une « œuvre » close, vouée exclusivement à la perfection de ses adeptes. Mouvement de *conquête*, tout entier tourné vers les incroyants auxquels il veut faire reprendre contact avec la Révélation, l'A.C.J.F. a, dès la première heure, assumé une mission et accepté une responsabilité énormes : non pas seulement conserver la vitalité chrétienne dans des individus que l'indifférence ou l'irréligion n'a pas encore atteints, mais faire rayonner les espérances chrétiennes sur toute la société, restaurer partout, dans les cœurs, dans les mœurs, dans les institutions, l'honneur du nom chrétien et préparer la mise en œuvre des principes évangéliques dans la vie de la Cité.

On ne s'étonnera pas que, pour pouvoir soutenir une telle ambition, l'A.C.J.F. ait voulu être, d'abord et profondément, un témoignage de foi. Si elle n'avait médité que des desseins humains, elle se serait contentée de constituer des sections

d'assaut. Sa raison d'être lui faisait nécessité de se mettre en équipe avec Dieu et de suspendre tous ses actes à une prière permanente. Le propos des réflexions qui suivent est d'essayer de montrer comment l'A.C.J.F., liant son apostolat social à une mystique vécue, révèle ce qu'on pourrait appeler « une « spiritualité de mouvement » authentiquement nourrie de l'enseignement et de la pratique de l'Église et, cependant, colorée de façon originale par la considération des fins auxquelles se trouve ordonné le mouvement.

Présence de la grace

A l'origine de son histoire, l'A.C.J.F. trouve une petite équipe de jeunes gens réunis dans un oratoire et qui, au moment de fonder l'Association Catholique de la Jeunesse Française, d'abord se recueillent, prient et reçoivent la Communion. Geste simple et silencieux, dont le bruit de la rue ne fut pas un instant dérangé, geste ignoré de tous. Mais après cinquante ans bientôt, ce geste demeure : à l'heure où tous les jeunes catholiques de France allaient se voir conviés à conquérir au Christ tous leurs camarades, leurs premiers chefs voulaient qu'une prière assurât la collaboration de Dieu à cette œuvre, qui était sienne, à Lui. Ils savaient que rien de viable ne pouvait être conçu, préparé, exécuté, sans que la Grâce fût présente et comme incarnée, dès la première heure, en des hommes résolus et humbles.

L'A.C.J.F. n'a pas été et n'est pas ce qu'on a coutume d'appeler une œuvre de piété. Le « perfectionnement » mutuel de ses membres n'est pas sa raison d'être ultime. Sa raison d'être, c'est de se montrer, dans tous les milieux où règnent l'indifférence, l'incroyance ou l'hostilité, comme une apologétique vivante, en faisant la preuve de l'efficacité du christianisme sur tous les terrains. Or, cette attitude apostolique, cette volonté de rayonnement, supposent, au premier chef, un équipement spirituel : sans avoir voulu être une œuvre de piété, l'A.C.J.F. a été beaucoup mieux : un mouvement de conquête puisant toute son efficacité dans une vie

de prière et ne remportant que les succès solides et purs mérités par une humble soumission aux desseins providentiels.

Qu'elle ait utilisé, pour cela, tout le trésor commun de l'Église, c'est une évidence première. Et, dans son essence, la spiritualité du mouvement n'a aucune originalité d'école. Mais dans toute famille spirituelle, l'accent est porté sur l'un ou l'autre aspect de la vie spirituelle, il existe un centre de perspective privilégié : c'est ce qui est arrivé à l'A.C.J.F. presque sans qu'elle l'eût délibéré, en raison même des fins pour lesquelles elle avait été créée.

Cette valeur centrale, nous croyons l'apercevoir dans le sentiment de *responsabilité* qui anime toutes les initiatives et toutes les démarches des militants et des dirgeants du mouvement. L'A.C.J.F. a très profondément ancré dans l'esprit des siens l'idée de cette solidarité spirituelle qui unit non seulement les membres du Corps Mystique entre eux, mais chacun de ces membres à tous ceux de l'Église invisible, incroyants et païens, que leur place attend dans la Maison du Père. La Rédemption laissée, par la volonté même du Sauveur, inachevée, des hommes qui manquent au rendez-vous du Seigneur, c'est la grande hantise du chrétien, c'est le ressort essentiel de la vie de l'A.C.J.F. : il faut à tout prix faire retrouver à ces hommes les voies du Seigneur, et, dans toute la mesure où l'on a reçu des grâces en participant à la vie du Maître par son Église, dans toute cette mesure on est dépositaire et responsable de ces grâces, qui doivent fructifier au centuple. L'Église est une maison sans cesse en chantier, toujours inachevée tant qu'un seul homme n'y a pas retrouvé sa place : tous ceux qui sont « de la maison » auront à répondre de ce qu'ils auront omis de faire pour élargir le cercle de famille.

Double aspect de cette responsabilité, à la fois *individuelle* et *sociale*, devant Dieu et devant les hommes. Tout jéciste, par exemple, est responsable de la présence du Christ dans son milieu, chacun à sa mesure et selon ses talents, — et la J.E.C. dans son ensemble, comme mouvement et comme

corps social, est responsable, tout entière, de son milieu de travail tout entier. De la sorte, ce n'est qu'une réussite partielle que d'avoir obtenu de quelques individus, pris isolément, une vie chrétienne plus intense ou plus profonde ; ce qui importe surtout, encore que ce soit conditionné par la valeur propre des âmes individuelles, c'est que le genre de vie d'un milieu ou d'une classe retrouve sa saveur chrétienne : ceci compris, la vie spirituelle de tous les membres du mouvement se trouve enracinée en plein réel, au contact direct de l'expérience humaine; la cohésion du mouvement est assurée par la communauté d'âme qui s'établit, par l'union de prière, par la participation de tous aux travaux de chacun, par l'unité d'effort, qui scellent les amitiés. Cette idée de responsabilité fonde l'exigence raisonnée d'apostolat que montre l'A.C.J.F. On voit assez que cet apostolat ne peut pas être conçu comme l'expansion désordonnée d'une générosité en feu de paille. Apostolat méthodique, traduit par toute une technique d'action (sur laquelle on risque de trop insister, au point de réduire l'A.C.J.F. à une entreprise de méthodologie), il n'est si précis dans son langage et ses applications que parce qu'il est chargé de réalités spirituelles explicites et conscientes. C'est, pour les gens d'A.C.J.F., non pas une activité parmi d'autres, mais un genre de vie, une forme de leur prière, la preuve par excellence de leur fidélité au Christ.

En effet, à qui veut, sans présomption, participer à cet apostolat s'impose comme un devoir d'être, personnellement, un *fidèle*. Fidèle au sens plénier, de cette fidélité qui est d'abord une *foi* vivante et lucide, une *confiance* absolue en Celui pour qui nous avons voué nos vies. Responsables sans doute pour notre part de la vitalité chrétienne dans ce monde où nous sommes plongés, oui, — mais nous devons savoir que nous sommes tenus d'assurer cette vitalité d'abord en nous-mêmes. C'est pourquoi, même lorsque, par un élan généreux de jeunesse, nous nous sentons prêts à nous offrir comme apôtres du Christ, nous ne tardons pas à comprendre combien il

est grave de parler d'apostolat et ce que cette offrande exige d'exacte fidélité et de total abandon à la volonté du Maître.

C'est l'œuvre du Christ que nous faisons. C'est en son nom que nous portons témoignage. C'est comme missionnaires de sa charité que nous allons au-devant de nos camarades. Aussi simplement que ces responsabilités sont acceptées, aussi clairement nous comprenons l'exigence de sainteté qu'elles portent en elles. Et c'est une grande angoisse que de se demander jusqu'à quel point nous sommes dignes de passer pour ces ouvriers, ces témoins, ces missionnaires, à quel prix nous en deviendrons moins indignes. Quelle confusion s'il apparaissait que nous avons été téméraires en nous octroyant cette mission d'apôtres, si, au lieu de faire rayonner la Charité, nous étions comme des écrans entre cette Charité divine et ceux qu'elle veut embraser ! C'est une certitude jamais acquise que nous sommes de dignes ouvriers. Nous savons assez combien nos péchés nous alourdissent et nous montrent difformes, combien nos misères nous limitent, combien nos réflexes nous trahissent, au moment même de nos plus belles générosités. Qui peut dire qu'il n'a jamais déçu nul de ceux qui l'approchèrent et qui s'éloignèrent de lui déçus peut-être aussi du Christ ? Sans doute, on peut dire que la meilleure façon de répondre à cette question est de ne pas la poser. Qu'avons-nous, en effet, à nous donner de l'importance ? Dieu ne peut-il pas accorder à ceux qui l'ignorent encore les mêmes lumières dont il nous a éclairés, les mêmes grâces dont il nous a secourus ? Et lui ne sait-il pas comment s'y prendre pour n'être pas décevant ?...

Laissons là ces dérobades : que nous le voulions ou non, les faits le disent, c'est en nous, tels que nous sommes, tels que nous nous entraînons à être, que la Présence du Christ est reconnue, et c'est de notre faute si elle n'a pas un aspect avenant et réconfortant. C'est peut-être toute une ascèse qui se trouve demandée à ceux qui se connaissent comme témoins de cette Présence et qui redoutent de « faire écran ». Pour être de ceux par qui la grâce passe, non pas de ceux qui font office d'isolateurs, il ne suffit pas de bonne volonté vague ;

l'A.C.J.F. a voulu qu'en toute vérité elle préparât des hommes de foi et de charité. Si l'apostolat qu'organise l'A.C.J.F. est vraiment la mise en œuvre de responsabilités sanctionnées par la volonté divine, elle est aussi la mise en œuvre d'une *vie de prière*. Une vie de prière, et non pas seulement l'acte de prier localisé en quelques instants du temps. Ce sont tous les instants de la vie qui sont comme imprégnés de prière, tous les actes qui deviennent en quelque sorte des sacrements et manifestent la présence vivante du Christ parmi les hommes.

Travail et prière

Cette volonté de faire transparaître la vie du Christ à travers les actes les plus humbles de la vie quotidienne est en relation très étroite avec l'évolution de l'A.C.J.F. dans ses mouvements spécialisés. Ceux qui ne voient dans la « spécialisation » qu'une recette à la mode pour accrocher « les bons jeunes gens » se trompent lourdement. Ce n'est même pas assez d'y voir une application concrète d'une science sociale dont les lois pourraient se formuler clairement. Il faut, croyons-nous, y reconnaître la traduction, sur le plan de la technique et de l'action, d'une conception de la vie chrétienne dans le « monde ». Un historien aurait belle matière à étudier comment l'approfondissement de l'apostolat, conçu comme un genre de vie commandant tous les actes et toutes les pensées, conduisait l'A.C.J.F. à serrer toujours de plus près les données concrètes où devait s'incarner cette volonté de prière. Ce n'est point par hasard que s'est explicitée dans l'A.C.J.F. la notion de *milieu de travail*, révélateur d'une manière d'être propre, d'habitudes d'esprit originales et constituant un ensemble assez homogène pour être, si l'on peut dire, « traité à part » (1). Par la vie de travail, on atteint

(1) L'A.C.J.F. a consacré son Congrès de Nancy en 1930 à préciser cette notion d'où devait découler toute la spécialisation. On pourra se reporter aux travaux de ce Congrès parus en volume à la Librairie de la Jeunesse Catholique.

au cœur même de la vie réelle, de la lutte quotidienne des hommes pour leur pain quotidien dans la Cité : en prenant en charge les problèmes sociaux que pose à la jeunesse la vie de travail constituée ou amorcée dès les années d'adolescence, l'A.C.J.F. savait qu'elle rendait plus précise, plus « prenante » sa méthode de conquête. Or, en même temps que la spécialisation s'affirmait et faisait ses preuves, on a pu assister à un élan nouveau de la vie spirituelle du mouvement. Avec une évidence accrue, il apparaissait que l'apostolat consistait à installer le Christ au cœur de tous les gestes de la vie, pour que, par ces gestes, le travail se trouvât sanctifié et l'Évangile annoncé.

C'est ainsi que s'est révélée la place éminente que prend dans la vie intérieure des gens d'A.C.J.F. la notion de *travail*. Le travail, dans son accomplissement obscur et peut-être banal, doit être intégré à la vie de prière. Dans la manière dont un jociste s'applique à son établi, un jéciste à ses « bouquins », un jaciste à ses semailles, un J.M.C. à sa machinerie, il y a une haute signification spirituelle : c'est le travail qui devient instrument de salut, c'est la peine des hommes, imposée par Dieu comme une épreuve, qui devient un acte de foi, au lieu d'être une lourde servitude. Il est à peine besoin de souligner que cette volonté de restituer au travail humain sa valeur de prière et d'ascèse et de sanctification sonne étrangement dans notre monde, que les valeurs spirituelles semblent avoir déserté. Aussi bien n'est-ce pas une petite entreprise que de tenir cette volonté ferme et de la rendre efficace... L'A.C.J.F. a pourtant montré, par l'expérience vécue des militants de ses mouvements spécialisés, que ce n'était pas une gageure insoutenable, et elle a commencé de révéler à la jeunesse de France une sorte de « spiritualité du travail ». Peut-être cette qualité de vie spirituelle échappe-t-elle à toute description de détail et ne peut-elle être sentie que de ceux qui l'ont vécue. En tout cas, ce n'est pas là une expérience ésotérique et d'accès difficile. C'est, au contraire, l'expérience la plus humble et la plus humaine.

Dans cette ligne, la vie intérieure cherche à faire nourriture de tout ce qui s'offre dans la diversité des heures et des travaux : entraînement à l'humilité, car il ne s'agit pas de bâtir dans l'imagination de beaux programmes de sainteté où si facilement l'orgueil se glisse sous les voiles d'une générosité intempérante, — mais tout simplement de bien faire la tâche assignée, en esprit de soumission aux données matérielles qui doivent servir de support à la prière et avec la pensée de s'en acquitter avec la même conscience et la même exactitude que le Christ eût apportées dans l'exécution des travaux quotidiens. Et c'est la vraie manière de dominer ce qu'il y a d'asservissant dans le labeur humain; c'est aussi la vraie manière d'avoir le droit de revendiquer des conditions de travail plus humaines que celles faites par le monde moderne : pour exercer ce droit sans forfaiture, il faut savoir que le travail est créateur des joies humaines, que cette joie ne peut naître que de la dignité et la liberté, et que le déroulement des heures laborieuses doit scander les mouvements de la prière.

Cette acceptation tout humble des conditions matérielles du travail, pourvu qu'elles soient dignes, humaines, créatrices de joie, est, en même temps, une école de réalisme dans l'ascèse. Il est trop clair que nulle vie spirituelle valable ne peut s'instaurer sans une ascèse adaptée : cette évidence, toutefois, induit souvent en erreur. Par présomption ou par élan inconsidéré, ne se met-on pas en quête d'occasions extraordinaires où la ferveur trouverait de quoi se raviver et s'exciter ? Ne montre-t-on pas un certain dédain des occasions toutes simples, qui paraissent trop simples, d'agir selon la charité, toujours dans l'attente de quelque événement inouï qui naturellement suppose de l'héroïsme ? Le réalisme auquel la pratique d'un mouvement comme l'A.C.J.F. habitue les âmes est moins fougueux, peut-être plus tenace. Autant sont inertes les programmes de sainteté issus de l'imagination, autant sont féconds les efforts qui s'accrochent à d'humbles réalités inopinément rencontrées et à pro-

pos desquelles, pourtant, il convient d'avoir un réflexe chrétien. Il y a une manière de convertir en prière les actes les plus « quotidiens » : c'est de ces actes qu'est faite la solide trame de notre vie, et c'est de ces actes accomplis en esprit de fidélité au Seigneur qu'est faite la solide trame de notre prière.

Réalisme de la prière

Car cet humble réalisme de l'ascèse qui se cherche à chaque instant, à propos des plus menus incidents de la vie, est le signe d'un semblable réalisme dans la prière. Convaincus qu'en toute occasion nous devons agir comme agirait le Christ et comme de fidèles témoins du Christ, notre prière n'a aucun goût pour les grandes et vagues effusions où forcément la bonne volonté est gâtée par quelque romantisme. Le Christ ne faisait pas de manières pour parler aux hommes de leurs affaires ; pourquoi ferions-nous autrement quand nous lui parlons de ses affaires à Lui ? Lorsque nous établissons entre Lui et nous cette conversation intime, lorsque nous élevons notre âme vers Lui pour qu'il lui donne les lumières et le réconfort dont elle a besoin, pourquoi aurions-nous scrupule de le faire avec simplicité et naïveté ? Lorsque nous prions, il ne s'agit pas d'un « exercice » dont il faut s'acquitter pour être en règle, il s'agit d'une connivence à lier entre le Maître et ses ouvriers pour que l'œuvre confiée soit conduite selon Sa volonté. Nous prions en union de prière et d'équipe avec tous ceux qui se sont donnés à la même œuvre et surtout la pensée assiégée de tous les noms de ceux que nous avons mission de conduire aux joies de la vie de grâce. Cette attitude est loin de toute affétation « littéraire »; elle est bien plutôt une attitude de familiarité attentive aux suggestions de l'Ami que nous supplions de nous rendre dociles aux volontés du Maître, de bénir et d'éclairer les efforts que nous faisons, là où nous sommes, pour l'honneur de son règne. « *Rendez-nous dignes*, dit la prière jéciste, *d'être, auprès de nos camarades qui vous ignorent, les mis-*

sionnaires de votre Lumière, de votre Vérité, de votre Charité. » C'est toute la question, sans phrases. Et c'est parce que c'est une grave affaire d'être ces missionnaires qu'il faut veiller personnellement à ne pas défaillir, que le péché apparaît comme une trahison et un acte déloyal, que la Communion est vraiment la certitude d'une force invincible par la Présence qu'elle installe en nous, que la Messe est vraiment l'oblation de tout nous-mêmes en union au sacrifice du Sauveur pour que, par ce sacrifice partagé, nous devenions plus semblables à l'Homme-Dieu dont la Croix, c'est lui qui l'a promis, doit attirer tous les hommes à Lui.

Si l'on va, en effet, au fond des requêtes de l'apostolat tel qu'il est pratiqué par l'A.C.J.F., on verra que cet apostolat non seulement pousse ses racines dans une vie de prière, mais est nourri par une volonté de renoncement. Toutes les complaisances qu'un égoïsme spontané propose, toutes les recherches de gloire personnelle, toutes les commodités qui assurent le confort de l'âme quiète, sont inévitablement abolies et reniées comme autant d'entraves à la mission reçue et acceptée. Dans un apostolat discipliné, vécu en équipe, pris au sérieux, les succès les plus certains sont acquis au prix d'ingrates batailles, il n'y a place que pour les triomphes austères et souvent déconcertants. Le symbole de la Croix prend alors toute sa valeur, tout autre que celle d'une image ou d'un souvenir historique. Il faut porter cette croix quotidienne, lourde de nos insuffisances, de nos péchés, de nos petitesses, de nos défaillances, — et la porter allègrement. Signe du renoncement et du don total et de l'humiliation, c'est parce qu'elle est ce signe qu'elle est la promesse du triomphe. Sur le Calvaire, dressé souffrant et meurtri entre la terre des hommes qui le rejetaient et le ciel de son Père qui ne voulait de lui que totalement sacrifié, là seulement le Christ a eu son attirance définitive et éternelle, — plus que par ses miracles dont le souvenir eût pu passer et par ses paroles dont l'écho aurait pu s'éteindre. Cette attirance que le Seigneur a voulu ne voir indiscutée que sur son gibet,

pourquoi ceux qui parlent de vivre à son imitation et de continuer son œuvre la chercheraient-ils d'autre façon ? Seraient-ils plus habiles que Lui ?...

Fraternellement unis au Christ crucifié et ressuscité, les militants de l'A.C.J.F. savent le prix de cette joie crucifiante que l'on nomme renoncement. Et faut-il ajouter que, jetés dans la mêlée humaine pour y faire entendre la voix chrétienne, ils ont, à chaque pas, l'occasion de rencontrer ces renoncements ? On pourrait sans paradoxe dire que tout l'apostolat social de l'A.C.J.F., dans le monde tel que nous le connaissons, est un constant appel au renoncement dans l'ordre naturel. L'aspect le plus apparent de cet apostolat social est assurément la divulgation et la défense d'une doctrine exprimable en formules intellectuelles ; mais ce serait ne voir dans l'A.C.J.F. qu'une « école » parmi d'autres, bardée de « thèses » comme d'autres, si on n'apercevait pas la signification spirituelle, ascétique, de cet effort intellectuel. Car la question ne s'épuise pas dans l'étude et l'affirmation de « principes » et d'une « doctrine », si respectables qu'ils soient. Il s'agit en réalité de démontrer dans les faits la légitimité et l'efficacité d'un genre de vie nourri par une *doctrine* et commandé par une *mystique*. Dans ces conditions, il n'est que trop évident que le monde moderne oppose une résistance implacable à tout effort chrétien. Résistance hypocrite, tant il offre de séductions, d'appels à la facilité et à la complaisance. Quelle plus insidieuse tentation que de s'installer confortablement sur la planète en mettant à profit toutes les ressources d'un certain matérialisme organisé ? Mais pour qui accueille sans réticences les requêtes d'un christianisme total, comment s'accommoder de ces leurres, comment accepter ce péché contre l'esprit qu'est à chaque instant la vie selon le monde ? Dans cette atmosphère délétère, le problème est de faire prévaloir les attitudes et les pensées conformes à l'esprit du Christ. Et pour être fidèle à l'esprit dont nous sommes, ne faut-il pas, dans l'énoncé de la doctrine et dans sa mise en œuvre, se déprendre des habitudes et des réflexes suggérés par le monde, renoncer à toutes les

hontes dorées dont il souhaite nous parer ? Prétendre tout instaurer dans le Christ en sachant que, pour l'instant, presque tout est vicié par l'esprit du monde, c'est vraiment vouloir renoncer à tout, sauf à l'espérance, être dans ce monde comme n'en étant pas, afin que par un effort de probité, de pureté, d'humilité, le plus possible des hommes aux prises avec les sophismes du monde passent dans le royaume de la liberté et de la joie. Ceux qui ont eu à lutter pour acclimater dans leur milieu des idées de justice sociale ou de paix internationale savent qu'il s'agit de bien autre chose que de succès conceptuels dont une école de pensée pourrait se glorifier, — mais en réalité d'une œuvre qui retentit profond dans les âmes, qui arrache les hommes à l'envoûtement des erreurs ou des lâchetés pour les restituer à l'Église du Sauveur. Ils savent aussi qu'il eût été infiniment plus commode et profitable, sous l'angle des succès temporels dont le monde est prodigue, d'être de l'avis de ceux qui se trompent, d'entrer dans le jeu en murant la conscience chrétienne dans la vie privée, en faisant taire les appels de l'Église.

Temporellement, bien sûr, la lutte n'est pas égale. Il y a beau temps que les enfants de lumière sont moins habiles que les suppôts des puissances de ténèbres. Et c'est apparemment pour cela que l'A.C.J.F. tient à s'appuyer indéfectiblement sur l'enseignement de l'Église et que ses militants ressentent le besoin de charpenter leur vie spirituelle d'une assidue méditation du Dogme.

Cette fidélité à l'Église n'est qu'un aspect de la fidélité au Christ : c'est tout un d'œuvrer pour le Rédempteur crucifié et pour l'Église, présence éternellement continuée du Christ dans l'Histoire. C'est tout un de prendre au sérieux l'Évangile tombé des lèvres divines et l'enseignement immuable et chaque jour précisé du Magistère. C'est tout un d'essayer de penser et d'agir comme, à notre place, le ferait le Christ et de ne rien dire ni faire que l'Église ne puisse signer ou bénir. En ce sens, on comprend à la fois la lucide dévotion de l'A.C.J.F. au Siège romain et la confiance ininterrompue

que les Pontifes ont placée dans l'A.C.J.F. Au milieu des luttes sévères où ils sont jetés, responsables du témoignage chrétien dans le moindre de leurs actes, invités à tous les renoncements que suppose leur apostolat, les militants de l'A.C.J.F. trouvent leur meilleur réconfort dans la certitude d'être des enfants de l'Église, audacieux et humbles. Audacieux à la manière d'hommes libres de tout sauf de l'Église, fiers de cette liberté conquise sur le monde. Humbles à la manière des ouvriers qui savent que leur nom ne sera pas inscrit sur la pierre des cathédrales grandioses, mais dont tous les gestes de constructeurs étaient actes de foi. Humbles surtout comme ceux qui savent qu'ils sont là seulement comme instruments de la grâce, que la tâche les dépasse et que, si elle n'avance pas assez vite, c'est qu'ils ne sont pas encore assez des saints, assez de saints...

Une foi lucide et conquérante

S'il fallait, comme dans une devise, résumer l'apostolat tel qu'il est compris à l'A.C.J.F., nous proposerions cette formule : *contemplata aliis tradere*. Pour que les hommes reprennent goût à la vie divine, il faut assurément que certains en portent témoignage ; il faut surtout qu'ils soient sûrs de l'authenticité de ce témoignage. Apostolat et contemplation sont, de la sorte, étroitement emmêlés, et rien de ce que l'on appelle conquête chrétienne n'est pur ni solide s'il n'est soutenu par un contact permanent avec la Révélation et le Dogme. Avoir le regard fixé sur le Christ dans son humanité divine pour en reproduire, aussi fidèlement qu'il est en nous, les traits, les gestes, les paroles, c'est aussi bien nourrir notre vie intérieure des paroles révélées par le Verbe fait chair et des vérités expliquées par l'Église. C'est à la condition d'aller aux « autres » l'âme imprégnée de l'esprit du Christ que notre témoignage ne sera pas fallacieux. Dans cette conviction intime, on trouvera l'explication de cette insistance de plus en plus appliquée que mettent les militants de l'A.C.J.F. à

pétrir leur vie intellectuelle et spirituelle de la substance du Dogme. Beaucoup ont compris que le Dogme n'est pas seulement un formulaire conceptuel fixant le *langage* des « vérités à croire », mais qu'il est réellement une lumière pour l'intelligence et la réflexion philosophique en même temps qu'un aliment de la méditation et de la prière. Il faut assurément tenir compte de la malhabileté de jeunes laïcs à manier des réalités pour lesquelles les théologiens ont créé un langage technique. Mais cette malhabileté même montre la bonne volonté qui anime cet effort. Elle prouve au moins que l'on a implicitement reconnu qu'aucun apostolat n'aurait de garanties s'il ne s'appuyait sur l'armature même de la vie intérieure de l'Église et que l'on n'aurait rien à « transmettre aux autres » si l'on n'avait fait siennes, par la prière, la méditation et la contemplation, les richesses mêmes de l'Église.

Personne ne se dissimule que c'est là une haute ambition. Il faut dire tout simplement que cette ambition est à la mesure de l'apostolat qu'elle entend servir et que cet apostolat est à ce prix. Il faut dire aussi que les jeunes laïcs qui se sont mis à l'œuvre dans l'A.C.J.F., tout en connaissant ce besoin d'une vie intérieure enrichie de tout ce que s'enclôt dans la Révélation et s'exprime par le Dogme, savent leurs insuffisances pour se la donner seuls. Et c'est le grand service que peuvent leur rendre leurs aumôniers de les guider dans cette recherche et de les familiariser avec ces réalités divines pressenties. Plus on s'avance dans la mise au point des méthodes de l'Action Catholique, plus on reconnaît la nécessité d'une collaboration spirituelle entre le prêtre et le laïc. L'Action Catholique, si elle est essentiellement la collaboration des laïcs à l'apostolat hiérarchique, suppose que ces laïcs soient équipés dignement. Présence du prêtre dans l'équipe de militants : c'est pour traduire dans le langage qu'appelle chaque âme les richesses du trésor commun de l'Église que le prêtre a été fait prêtre, et nul, sans doute, ne peut suppléer à sa parole. Aussi bien les laïcs attendent-ils

de lui tout ce pour quoi il a été fait prêtre du Seigneur. Il est là pour distribuer les sacrements, il est là aussi pour faire le pont entre le monde livré aux idoles et la vie chrétienne à restituer à ce monde. Auprès de lui, soit dans l'équipe de militants, soit dans des entretiens de « direction », soit dans des retraites, les militants trouvent le réconfort et les certitudes qui renouvellent leur ferveur. Aux heures inévitables de lassitude ou de tâtonnement, il faut qu'il soit là pour dissiper les inquiétudes vaines, remuer les tiédeurs, rendre de plus en plus présente et impérieuse la pensée de l'œuvre qui s'accomplit en accord avec toute l'Église militante. Il est là pour préparer les hommes qui seront le levain du monde et lanceront les hommes à la rencontre de la Croix : ceci n'aurait aucun sens s'il ne préparait pas ses militants à être les dignes collaborateurs du Christ en informant leurs âmes selon les normes irréfragables d'une Révélation comprise comme une histoire qui devient chaque jour plus actuelle et d'un Dogme vécu dans la plénitude de son sens, traduit, heure par heure, en valeurs de vie, de travail et de prière. En un mot, il faut que les militants aient, par leurs prêtres, cette confiance qu'ils seront aptes, à leur rang, à leur place, à remplir sans défaillance leur mission sacerdotale. Car c'est, à leur manière, une fonction sacerdotale qu'ils exercent dans leur apostolat terre à terre, et ils savent que leur force conquérante descend de cet autel où, en union avec le prêtre, en union avec le Christ, ils se sont offerts, dans un sacrifice sans rémission, pour le salut de tous leurs frères.

Marc Scherer.

Les Journées Universitaires de Bordeaux

Parmi les innombrables congrès que provoquent et qu'abritent les vacances pascales, il en est un particulièrement cher aux catholiques de l'Université : ce sont ces « *Journées* » qui groupent en une assemblée priante et fraternelle nos camarades des enseignements primaire, secondaire et supérieur, animés d'une même foi et vivant d'une même vie.

Ces *Journées universitaires* sont une innovation d'après-guerre. Plusieurs groupes avaient, dans l'enthousiasme des années 1918 à 1920, relevé la tradition de Joseph Lotte qui le 7 décembre 1910 avait jeté les bases d'une union religieuse entre les membres catholiques de l'enseignement public. Ce fut le mérite de notre collègue Heinrich, un militant d'un dévouement et d'une abnégation uniques, de réunir les représentants de tous ces groupes et de réaliser en 1922 les premières *Journées universitaires.* Aux journées de Caen en 1929 naquit une organisation plus précise, le « *Comité d'union des catholiques de l'enseignement public* » ayant pour but de préparer les journées et d'en étendre sur tout le cycle de l'année scolaire le bénéfice spirituel. « Le *Bulletin Joseph Lotte* » devenait le moyen le plus efficace de cette amitié chrétienne. Le lien avec la tradition s'affirmait de la façon la plus touchante. *M. Paris,* prêtre de Saint-Sulpice, l'un des premiers amis de Lotte, voulait bien accepter d'être le conseiller spirituel du mouvement. Pierre Péguy, à la tête du Bulletin, prenait la place que lui conféraient l'œuvre, les amitiés, le sacrifice de son père et son dévouement personnel. C'était un grand courant de flamme qui montait autour d'eux de toute l'Université nouvelle, de toutes ces écoles normales où bat le plus beau sang de

France : contre vents et marées l'œuvre s'est poursuivie et ceux qui s'en retournent de Bordeaux, au seuil des *treizièmes Journées Universitaires de France* n'ont certes ni moins de cœur ni moins de joie que leurs aînés.

Que sont donc ces réunions qui groupaient encore cette année plus de huit cents congressistes dans une douce intimité? Disons-le très vite, ni un congrès proprement dit, ni un « convent » de secte ou de parti, mais une *assemblée chrétienne* qui rassemble dans une ferveur commune toutes les âmes fatiguées par une lutte ardente et isolée et qui les ayant réchauffées, réconfortées et éclairées, les relance avec une joie nouvelle dans la pratique quotidienne de la tâche professionnelle et de l'amitié chrétienne.

L'*amitié*, c'est d'abord elle qui éclaire ces trois journées d'abandon et d'intimité fraternelle. Des quatre coins de la France on est venu, parfois péniblement dans la fatigue d'un trimestre à peine estompé, et dès avant la première messe les regards se sont salués, les mains serrées, les cœurs ouverts. Professeurs de tous ordres, de toute provenance, des deux sexes, depuis la barbe opulente du maître de Faculté jusqu'à l'humble béret de la petite institutrice, tous communient et non seulement dans une discipline générale, mais dans l'acceptation joyeuse et singulière des divergences personnelles. Plus de licenciés et d'agrégés, de « démocrates » ou d' « autoritaires », d'émancipés, de traditionalistes, mais des frères et des sœurs joyeux de se revoir, désireux de se mieux connaître et de se comprendre, au delà des divergences d'étiquettes, dans la sympathie profonde des âmes.

Pour ceux d'entre nous qui reviennent des dures batailles syndicales, quelle joie que cette détente, cette sympathie et cet amour! Pas de conflits de personne; des idées, des opinions qui s'opposent parfois, mais où le souci de convaincre ne l'emporte jamais sur celui de comprendre. Souvent la discussion ne s'amorce même pas, tant l'auteur d'un rapport, d'une remarque, a parlé *au nom de tous*. Pas de succès personnels, de vaine gloire et de sens propre, une unanimité qui se cherche et qui se trouve, et où toute rectification, au lieu d'être négation, n'est que complément ou précision.

Cette amitié s'exerce dans un cadre strict, celui de la vie corporative. Ce sont des besoins communs qui nous ont

réunis, qui nous groupent encore. Suivant le mot de Lotte : « Nous nous groupons afin de créer entre nous un lien d'amitié, une aide mutuelle de foi et de prière. » Nous avons tous en effet sinon un destin semblable, du moins des devoirs analogues. Enseignants chrétiens dans une Université laïque, nous avons besoin de mieux connaître, de mieux aimer que d'autres un métier qui nous offre à la fois de telles possibilités de dévouement et de service et des occasions de renoncement si délicates. Comment être de bons maîtres, comment intéresser, aider nos élèves, comment augmenter notre valeur pédagogique et humaine, voilà les premiers problèmes qui nous réunissent et que nous étudions ensemble. « Formation du maître », « Formation de l'élève », questions qui ont souvent été traitées dans nos journées. Mais elles en attirent d'autres connexes. Nous savons bien, nous autres gens de labeur et de peine, comme il est dur de « tenir le coup » et combien peu de gens y parviennent avec les seules ressources humaines. De là la nécessité d'étudier les questions religieuses liées à notre formation intime : notre ravitaillement spirituel, condition indispensable de notre rayonnement humain, même sur le plan de l'activité proprement et loyalement laïque, qui est le nôtre. Et voici comment à propos de notre action professionnelle nous sommes conduits à examiner les grandes vérités que l'Église nous enseigne ou les buts magnifiques qu'elle propose à notre apostolat. Les journées de 1934 étaient sur ce point bien significatives. Elles avaient pour sujet : « *L'enseignant catholique et les missions* ». Sujet bizarre, en apparence, mais dont nos trois rapporteurs ont su tirer un enseignement profond et bien approprié à nos besoins.

Ceux qui ont entendu *Borne* nous montrer dans les perspectives missionnaires l'élargissement de notre sens humain, la nourriture de notre inquiétude religieuse, l'approfondissement de nos idées théologiques, ceux qui ont suivi *Lacombe* dans cette étude inégalable de la mentalité hindoue, de sa vulnérabilité à la bonne nouvelle, des services immenses qu'elle pourrait rendre à la théologie catholique, ceux-là ont compris aisément comment notre sens de la catholicité, notre espérance dans la victoire du Christ, sortaient grandies de ces séances. Ceux aussi qui écoutaient *Mlle Prudent* nous montrer les besoins pressants des mis-

sionnaires de Jésus sur les divers points du globe, nous transmettre l'appel angoissé de Pie XI, nous indiquer comment par la prière mais aussi le travail et l'aumône, par la charité accueillante envers nos frères de couleur, nous pourrions aider l'action missionnaire, ceux-là aussi sont sortis de là plus généreux, plus confiants et plus actifs. Sans doute tous ne rejoindront-ils point la *vingtaine* des nôtres qui sont déjà sous la bure et la cornette les défricheurs du paganisme, mais dans cette assistance de pauvres, dont beaucoup n'avaient pu qu'à grand'peine supporter les frais du voyage, j'ai vu les 600 présents verser sur l'heure *huit mille francs*, et les chapeaux discrets qui attendaient aux portes ont reçu des boucles d'oreilles et de modestes bijoux.

Cela, c'est ce qui se voit, ce qui s'entend. Mais qui dira l'âme qui monte de nos messes, lorsque notre aumônier, le saint abbé Paris, prend nos prières entre ses mains pour n'en faire qu'un seul don à Dieu? Qui dira la joie de la liturgie retrouvée, de nos messes vraiment priées, dites par les fidèles d'un même cœur, d'une même voix avec l'officiant, de nos chants déferlant sous les voûtes augustes de Saint-Seurin ou de la Cathédrale? Jamais peut-être autant qu'à Bordeaux et à Saintes, dans ce pèlerinage émouvant qui nous regroupa tous autour du tombeau de *saint Eutrope, missionnaire des Gaules*, nous n'avions compris aussi bien la grandeur, la transcendance du message chrétien qui déborde les temps et les lieux et nous ressoude, par l'éternelle intercession du Verbe, à ce Père Invisible « chorège de l'Immortalité » que nos chants exaltaient.

Dans notre France réveillée, dans notre glorieuse Université où bout un sang jeune et chrétien, dans la jeunesse toujours renouvelée de l'Église catholique, conquérante et missionnaire, dans l'amitié ressoudée de cœurs purs et éprouvés, comment ne pas communier à la grande allégresse pascale et ne pas repartir avec une foi nouvelle vers ces petits qui nous attendent et qui seront, s'il plaît à Dieu les saints d'une plus belle chrétienté?

Pierre Mesnard.

A propos d'une nouvelle vie de sainte Thérèse de Lisieux [1]

Un livre longuement médité, écrit avec prudence et application, sans parti pris comme sans complaisance, dans le souci d'épouser d'aussi près que possible la vérité psychologique, devrait se défendre tout seul. Me sera-t-il permis néanmoins, pour répondre à certaines contradictions, de préciser le sens et la portée de l'ouvrage récent où j'étudie la vie et la figure de *Sainte Thérèse de Lisieux* ?

Un portrait n'est pas un panégyrique. Le panégyrique de Sœur Thérèse a été fait maintes fois et bien fait, et il n'y a pas lieu de le reprendre. Mais je ne crois pas interdit de tracer le portrait d'un saint, comme celui d'un héros ou d'un pauvre diable, en tenant compte de tous les éléments que les documents nous proposent, sans l'idéaliser, l'enjoliver ou l'affadir, sans l'enfermer surtout dans le contour sommaire d'une image de convention plus propre à séduire qu'à éclairer. Car un saint est d'abord un homme. Il naît, comme le premier venu, avec une nature, et qui pis est, une nature blessée. De la blessure originelle, seule la Très Sainte Vierge fut exemptée, *et aucun autre saint*, pas même saint Jean, pas même sainte Agnès — pas même sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : à lire certains hagiographes, on pourrait parfois en douter.

Cette nature comporte des *puissances*, mais des puissances elles-mêmes *blessées*, c'est-à-dire capables de se porter vers le mal autant et plus que vers le bien, si n'interviennent pas la volonté raisonnable de l'homme et l'infusion de la grâce de Dieu. Avant cette double action, elles sont en suspens, disponibles, indifférentes. Elles ressemblent à l'églantier sauvage sur lequel sera greffé le rosier. Et pourtant la sève de l'églantier contribuera pour sa part à nourrir, à travers la greffe, les roses ; il faut à la grâce un support. Un portrait de saint

(1) Collection « Les Grands Cœurs », Flammarion.

véridique étudiera donc l'homme, l'homme naturel et blessé sur lequel le saint doit fleurir. Il montrera comment les puissances de la nature, orientées par le milieu, par les événements, par l'éducation, par le libre choix du sujet, transfigurées par l'Esprit-Saint, collaboreront chaque jour, à leur place et dans leur mesure, à l'épanouissement des plus hautes vertus. Les omettre, les négliger ou les sous-estimer, c'est sous-estimer, négliger, omettre une part importante du saint et spécialement ses mérites. Non la plus importante, mais la plus instructive, la plus « édifiante » peut-être ; en ce sens que le don de Dieu est transcendant, gratuit, inexplicable, inexprimable, mais que son point d'application, la matière brute qu'il modèle, les réactions de celle-ci selon la façon dont elle le reçoit, nous offrent un enseignement précieux, parfaitement communicable, qui devrait nous permettre à tous, si nous consentions à l'entendre, d'atteindre nous-mêmes à la sainteté.

En abordant les documents nombreux qui ont été rassemblés depuis des années sur sainte Thérèse de Lisieux, j'ai tenu à y rechercher les traits spontanés et naïfs, les traits *natifs* du « sauvageon blessé » qui devait pousser tant de fleurs parfaites. Je ne conteste aucunement la sincérité, la véracité des témoignages produits après coup, c'est-à-dire après la mort de la sainte, lorsque ses miracles indéniables imposèrent à tous l'évidence de sa sainteté. Je les ai retenus et j'en ai fait état. Mais devra-t-on me reprocher d'avoir pris tout d'abord en considération les témoignages antérieurs portés par la sainte sur elle-même, en essayant de rétablir les conditions particulières dans lesquelles elle-même les avait portés ?

C'est à l'*Histoire d'une âme*, à la *Correspondance*, que j'ai donné la préférence. La constance de certains traits, s'échelonnant depuis la première enfance jusqu'au voyage à Rome, et confirmés du reste par les portraits non idéalisés, m'ont amené à cette conviction que la nature originelle de Thérèse Martin, complexe comme toutes les natures, riche en « contrastes » comme le proclame Pie XI, n'était pas molle et veule, mais forte et grande, exigeante, passionnée, tenace dans ses ambitions, dirigée vers *le plus* et non vers *le moins*; à preuve ses « *excès d'amour* », son « *Je choisis tout* » devant la corbeille, son vertige enfantin devant le T du baudrier

d'Orion, et, pour finir, son attitude obstinée devant le Saint-Père, quand, bravant toutes les défenses, au risque de scandaliser les assistants, elle dit et redit à Sa Sainteté ce qu'elle avait décidé de lui dire. On citerait vingt traits du même genre; mais ceux-ci sont les plus frappants.

Sans doute, sa mère, à plusieurs reprises, vante sa douceur et son charme. Mais elle dit aussi — et j'ai eu tort de ne point citer le passage (page 15 de l'*Histoire d'une Ame*, petite édition) :

« Elle est bien moins douce que sa sœur et surtout *d'un entêtement presque invincible.* Quand elle dit *non*, rien ne peut la faire céder; on la mettrait une journée dans la cave, sans obtenir un *oui* de sa part; elle y coucherait plutôt. »

Et Thérèse elle-même ajoute :

« J'avais encore un défaut dont maman ne parle pas (et dont certains refusent aussi de parler) : *c'était un grand amour-propre.* »

A l'appui, elle raconte l'anecdote du *sou* qu'elle refusa de gagner en baisant la terre, car sa « fierté se révolta ». C'est elle qui le dit.

Qu'objecter à ces témoignages? On me rapporte qu'une vieille bonne qui avait servi chez M. Martin s'écriait récemment devant des visiteurs qui insistaient sur la douceur de l'enfant Thérèse :

« Elle, c'était une *soupe au lait!* »

Ceci ne la diminue pas ; ceci la grandit au contraire. Elle sut de bonne heure dominer sa vitalité, réprimer ses « explosions » ; la nature ne se fit plus jour qu'en des occasions exceptionnelles. Mais Dieu ne l'anéantit pas, il la régla. Nulle part je n'ai parlé de défauts *acceptés* ; j'ai dit orgueil, mais *saint* orgueil, comme nous disons *sainte* colère. Ce que le mot a de *péjoratif*, l'épithète doit l'annuler. L'entêtement est devenu ténacité, l'ambition magnanimité; mais ce qu'ils comportaient de positif demeure. Le miracle est que Dieu, sur ce fond de tempête, ait établi « l'humilité du cœur ».

J'ai, du reste, insisté sur les vertus qui dès le premier jour contrebalançaient ces puissances :

« Le premier mouvement venait de l'esprit propre; le second la portait à s'accuser, à se noircir, à demander pardon : son Ange gardien l'inspirait » (p. 39).

Je n'ai rien fait de plus, en somme, qu'analyser, paraphra-

ser, appuyer sur des faits authentiques tel aveu explicite contre lequel toute objection se brisera :

« *Avec une semblable nature*, écrit la sainte, je me rends parfaitement compte que si j'avais été élevée par des parents sans vertu, *je serais devenue très méchante*. Mais Dieu veillait sur sa petite fiancée : *il fit tourner à son avantage tous ses défauts*, qui, réprimés de bonne heure, lui *servirent* à grandir dans la perfection. »

Ai-je prétendu qu'elle fut gâtée ? Sous le rapport des jouets, en son tout premier âge, *uniquement* (p. 38 de mon livre). Lui ai-je prêté de la dureté ? Non pour les autres ; pour elle-même. Osera-t-on me reprocher d'avoir dit qu'elle aimait humainement son père, celui qu'elle appelait son « roi » ? Mais alors que fait-on de nos justes affections naturelles ? Dieu seul, qui d'ailleurs les inspire, a le droit d'en être jaloux, quand il prétend à de grands desseins sur notre âme, et il le fut pour Thérèse Martin. Je le répète pour ceux qui ne m'ont pas compris : rien d'*invétéré* dans son cas, sinon ses puissances natives, auxquelles, pour les féconder, elle livra un combat sans merci.

Si, le plus souvent, elle présentait une conduite sans reproche, une humeur sereine, un sourire affable, ce fut un fait de grâce, mais aussi d'héroïsme et de charité. Ces deux vertus, par l'exercice quotidien, se muèrent en « habitus » au point de lui paraître naturelles; mais elle avoue le prix qu'elle dut les payer. Elle n'avoue pas tout; elle avait bien du mal à se livrer : plus elle avança dans la sainteté, et plus elle devint secrète. Elle en avoue assez pour que nous ne doutions pas des épreuves sans nom qui la crucifièrent. Comme elle avait dissimulé ses luttes, elle dissimula ses déceptions, ses afflictions, ses tortures. On la croyait, dit-elle, « inondée de consolations » parce qu'elle souriait à ses larmes ; comme on avait cru sa vertu facile parce qu'elle refusait de se faire valoir; *mais il n'en était rien*, elle l'atteste en maintes pages. Ce n'est donc pas telle qu'elle se montrait, mais telle qu'elle se cachait, qu'un portrait vivant doit la peindre.

C'est pourquoi je me suis permis d'écarter les fleurettes dont on la couvre, dont elle se couvre elle-même en usant de ce style de pensionnaire qui plaisait à ses sœurs et à ses compagnes, le seul qu'elle eût appris à manier. J'accorde qu'il y eut en elle, outre un tempérament puissant, outre un pou-

voir de séduction indéniable, tenant à sa tendresse, à sa candeur, un véritable génie poétique; mais il ne fut pas cultivé. Ce qui nous importe avant tout et qui vaut mieux que le génie, c'est son extraordinaire sainteté, sans cesse en collaboration et en conflit avec sa nature blessée. Elle l'exprimait dans ses écrits avec les moyens fleuris et naïfs, insuffisants, dont elle disposait ; mais, dans ses actions, avec une souveraine plénitude. D'un portrait véridique, la poésie pourra souffrir; la sainteté y gagnera. Il existe assez de saints légendaires, que, à défaut de documents précis, on doit se contenter de poétiser; je n'y ai pas manqué dans ma nombreuse galerie théâtrale. Mais nous mordons ici dans le réel; j'ai cru pouvoir en profiter.

Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus éclipsa trop souvent Sœur Thérèse de la Sainte-Face; dans sa maturité elle avait pris ce titre et elle y tenait. Il ne s'agissait plus de roses, mais d'épines. Comment les deux visages se composent et se complètent, dans un portrait total, voilà ce que j'ai tenté d'expliquer.

Quant à la « petite voie d'abandon à Dieu », le R. P. Petitot avant moi avait montré, dans son chef-d'œuvre, que ce n'est pas la plus facile, puisqu'elle exige de celui qui la suit, à chaque moment de sa vie, la grâce aidant, un acte de volonté héroïque contre sa propre volonté.

Je ne pense pas m'être mis en contradiction avec les « attendus » du jugement solennel porté par l'Église, en présentant une sainte Thérèse humaine, soumise comme chacun de nous à la loi de son sang et à l'influence de son milieu, mais tirant parti de l'un et de l'autre pour mériter une nouvelle naissance, sous l'influx de l'Esprit : celle d'une véritable enfant de Dieu.

Mon livre a été approuvé par l'autorité compétente (1). Si, sur le chapitre de l'art et du goût, il offense certains esprits, je sais déjà qu'il en a délivré beaucoup des préjugés superficiels qui les avaient jusqu'ici tenus à l'écart d'une dévotion active et partant féconde envers l'une des saintes les plus éminentes de notre pays et de notre temps.

HENRI GHÉON.

(1) *Nihil obstat* du T. R. P. Padé, *Imprimatur* de l'Archevêché de Paris.

Pour le gain du Jubilé

Nous pensons être utile à nos lecteurs en résumant ici les conditions générales requises pour le gain du Jubilé (1) :

1° Sa durée. — Le Jubilé étendu à l'univers catholique durera depuis le jour de l'Octave de Pâques de cette année jusqu'au *jour entier* de l'Octave de Pâques de l'année prochaine, dimanche 28 avril 1935.

2° Intentions du Souverain Pontife. — Pour gagner le Jubilé, il faut s'être confessé, avoir communié et prié aux intentions du Souverain Pontife. Les intentions recommandées sont les suivantes : *liberté de l'Église dans le monde entier*; *la paix, la concorde, la prospérité de tous les peuples*; *le développement des missions*; *le retour des dissidents à un seul bercail*; d'une façon très particulière, *la réparation et l'expiation des blasphèmes des « sans-Dieu », la conversion de ces négateurs et ennemis de Dieu.*

3° Visites obligatoires. — Douze visites sont prescrites dans les quatre églises ou oratoires désignés par l'Ordinaire pour chaque paroisse. A défaut de sanctuaires, les douze visites peuvent se faire dans trois, deux ou même une seule église, selon la prescription de l'Ordinaire.

4° Conditions et modes de ces visites. — Elles doivent être également réparties dans chaque sanctuaire : trois visites dans chaque église, si quatre églises sont désignées; quatre visites dans trois églises; six, dans deux; douze, dans une.

Après une première visite, il suffit de *sortir de l'église* pour

(1) On trouvera la traduction du texte intégral de la Constitution apostolique « *Quod superiori anno* » et toutes les prescriptions relatives aux confesseurs dans la *Documentation catholique* du 14 avril 1934.

pouvoir commencer la suivante aussitôt : aucune station à l'extérieur du sanctuaire n'est requise.

On peut accomplir ces visites dans une paroisse ou dans un diocèse étrangers au propre domicile, pourvu qu'on les fasse dans les sanctuaires désignés par l'Ordinaire du lieu.

5° Prières obligatoires :

a) *Devant l'autel du Saint-Sacrement* : cinq fois le *Pater*, l'*Ave* et le *Gloria*, et une sixième fois à l'intention du Souverain Pontife.

b) *Devant l'image de Jésus Crucifié* : trois fois le *Credo* et une fois *Adoremus te, Christe, et benedicimus tibi*, etc., ou une autre semblable.

c) *Devant la Vierge* : en méditant sur ses douleurs, sept fois l'*Ave* et une fois la prière *Sancta Mater, istud agas*, ou une autre semblable.

d) *Enfin, réunis devant l'autel du Saint-Sacrement*, que les fidèles affirment dévotement leur foi catholique par la formule usuelle du *Credo*.

Si le Saint-Sacrement, en pays de mission, par exemple, ne se trouve pas dans le sanctuaire désigné pour le gain du Jubilé, on n'omettra pas pour autant les prières à Jésus-Eucharistie; on les adressera, en pensée, à l'auguste Sacrement.

6° L'indulgence applicable aux défunts. — Les fidèles pourront gagner l'indulgence du Jubilé *pour les défunts* autant de fois qu'ils auront rempli les conditions imposées. Pour le gain d'un second Jubilé il faut avoir entièrement accompli les œuvres requises pour le gain du précédent.

7° Pour les religieux, les malades, les prisonniers. — Pour toutes les personnes qui, par suite d'un empêchement, ne peuvent faire les visites prescrites, les Ordinaires pourront, soit par eux-mêmes, soit par des ecclésiastiques délégués, réduire le nombre des visites, ou ramener à un plus petit nombre les églises à visiter, ou commuer en d'autres œuvres les visites sacrées, selon la condition particulière de chacun. Les Moniales, les Religieuses, les Tertiaires régulières, les pieuses personnes vivant dans des pensionnats ou maisons de retraites, — les Trappistes, les Camaldules, les Chartreux,

les prêtres ou religieux qui, en vue de leur amendement, résident dans les couvents ou autres maisons, les malades et les débiles, ceux qui les soignent ou les assistent, les prisonniers, les ouvriers besogneux, les vieillards ayant dépassé l'âge de 70 ans, peuvent bénéficier de ces conditions particulières, ainsi que les associations cléricales ou religieuses, les confraternités, les internes des collèges et pensionnats. Toutes ces personnes doivent donc s'informer auprès de leur Ordinaire des conditions spéciales qui leur sont prescrites.

8° Pour les marins. — Les marins et ceux qui travaillent sur les bateaux pourront accomplir les visites jubilaires dans la chapelle du bateau ou, à défaut, dans n'importe quelle église quand ils feront escale.

9° Ceux qui absolvent les insoumis d' « Action Française ». — Pendant le Jubilé les pouvoirs les plus étendus sont accordés à tous les confesseurs, qui pourront absoudre, durant l'Année Sainte, au for de la conscience, par eux-mêmes seulement (1), « n'importe quels pénitents, non seulement de toutes les censures et péchés réservés par le droit au Souverain Pontife ou à l'Ordinaire, mais aussi de censure portée par un homme ».

Mais en raison de leur gravité le Saint-Siège excepte de

(1) Les Directives données par la Sacrée Pénitencerie apostolique précisent ainsi ce point : « Les confesseurs doivent savoir... qu'ils ne peuvent user de ces pouvoirs extraordinaires qu'à l'égard des pénitents qui se présentent au confessionnal avec *l'intention et la volonté sincère* de gagner l'indulgence du Jubilé; toutefois si le pénitent vient à changer d'intention, s'il renonce à gagner l'indulgence du Jubilé et néglige d'accomplir les autres œuvres prescrites pour la gagner, toutes les absolutions des censures, excepté celles qui lui ont été données en tant que relaps, de même que toutes les modifications et dispenses concédées, gardent leur valeur.

« Les confesseurs peuvent user de ces pouvoirs au for interne, même en dehors du sacrement, à la condition qu'il ne s'agisse pas des pouvoirs spéciaux pour lesquels le for sacramentel est expressément requis. » *Acta Apost. Sedis*, 3 avril 1934. Cf. *Doc. cath.* 21 avril 1934.

Dans les mêmes *Directives* il est précisé que ce pouvoir extraordinaire ne peut être exercé « qu'une seule fois pendant la célébration de l'Année Sainte à l'égard du même pénitent, à savoir quand il gagne lui-même pour la première fois l'indulgence jubilaire ».

ces mesures de miséricorde certains péchés et censures. Il est dit notamment que les confesseurs « n'absoudront pas, sinon d'après les prescriptions du canon 900, ceux qui sont tombés dans un cas réservé au Saint-Siège, conformément au Décret de la Sacrée Pénitencerie apostolique du 16 novembre 1928 » (Cf. *Acta Apost. Sedis*, vol. XX, p. 398).

Il s'agit du décret sur les confesseurs qui absolvent les adhérents de la faction « l'Action Française ». En vertu du même décret, « même après l'absolution obtenue, reste l'obligation de recourir à la Sacrée Pénitencerie et de se soumettre à ses décisions ».

Le bruit a couru, sous le manteau, que l'Église se relâchait de sa rigueur envers ces malheureux insoumis. Il n'en est rien : l'Église ne peut pas laisser odieusement outrager l'autorité qu'elle a reçue du Christ et qui nous sauve de la pire anarchie, l'anarchie religieuse.

Pour la lecture spirituelle

BIOGRAPHIES

Tableaux de vie active

1. *Louise-Thérèse de Montaignac de Chauvance*, 1820-1885, par Y. D'YSNÉ. (Toulouse, Apostolat de la Prière, 148 pp. 4 fr. 50.)
2. *Mère Marie-Henri du Sacré-Cœur*, des Petites-Sœurs de l'Assomption (Madame Henri Gand, née Anne-Marie Prisse), 1889-1931. Préface de J. JOERGENSEN. (Paris, Perrin, 228 pp. 10 fr.)
3. *Quelques-unes de mes Sœurs*, par MARIE RENÉ-BAZIN. (Spes, 240 pp. 12 fr.)

1. — Il faut lire ces pages pour voir une fois de plus combien une vie peut être animatrice et productive malgré des souffrances qui immobilisent et rendent apparemment impuissant. Il est vrai qu'elle était d'une exceptionnelle énergie Louise-Thérèse de Montaignac, dont le nom est attaché à l'œuvre de l'Adoration Perpétuelle de Montluçon qu'elle a fondée et à l'Apostolat de la Prière dont elle a été longtemps la secrétaire très diligente.

2. — Une âme toute faite pour la vie heureuse voit son existence brisée quelques mois après un mariage qui devait, selon les prévisions humaines, être l'aurore d'un long bonheur... Et la joie de vivre ensemble ne dure que deux mois. Ce fut la guerre et la mort d'un héros.

« Ceux qui ne croient pas verront une fois de plus de quel réconfort et de quel soutien dans l'épreuve est le recours à Dieu. Ceux qui seraient tentés de désespérer dans l'effondrement du bonheur de la terre comprendront où se trouve le refuge... Il apparaîtra à quel point l'amour humain, lorsqu'il est béni de Dieu, est susceptible de se transformer et de grandir jusqu'à l'amour divin le plus pur. »

Il grandit au point qu'Anne-Marie Prisse, veuve d'Henri Gand, voulut continuer dans la vie religieuse l'œuvre que s'était proposée leur union chrétienne : étendre le règne de Dieu. « Ce n'est pas la désillusion de sa vie brisée qui l'a poussée à la vie religieuse. Mais cette épreuve a élevé son idéal, et le Bon Dieu l'a attirée par là à la perfection la plus haute. » (p. 2) Et chez les Petites-Sœurs de l'Assomption, à l'esprit religieux si plein d'allant et de générosité, la transformation de son âme s'accentue, elle est toute au bonheur de sa vie d'apostolat, qui dure une douzaine d'années. Ce qui domine alors en elle, c'est la confiance, l'action de grâces, l'affermissement de la paix.

3. — Ces « sœurs » de Marie René-Bazin, ce sont des Auxiliatrices du Purgatoire. Qu'on ne cherche point au tableau d'ensemble des œuvres de l'Institut, ni l'histoire de ses origines, ni une mise au point de son esprit : le but de l'auteur n'était point là. C'est une galerie de portraits nuancés où chaque figure garde les signes variés de son tempérament, de son éducation, de sa nationalité, et ressemble tout de même à celle qui précède et à celle qui suit par la même fidélité à sa vocation. Un premier chapitre intitulé « La Maison » — lisez : la Maison-Mère — est tout à fait délicieux.

Il nous plaît de savoir que René Bazin avait connu le projet de cet ouvrage, en avait inspiré le titre et indiqué comment il devait être conçu. Ne l'aurait-on pas pressenti « à des mots qui sont venus naturellement sous la plume de l'auteur » et où se fait reconnaître cet accent de tendresse et de poésie, cette note de foi sereine et triomphante dont aucun des ouvrages de René Bazin n'est exempt ?

Témoins et apôtres du Christ dans le monde

1. *Un jociste tertiaire*, 1907-1931. (Paris, Libr. St-François, 4, rue Cassette, 32 pp. 0 fr. 75.)

Maurice Desfontaines, par R. Plus, S.J. (Apostolat de la Prière, 54 pp. 3 fr.)

Louis-Gaston d'Orléans-Bragance, 1911-1931, par Mgr Delair. (Imp. St-Paul, 116 pp.)

Eugène Conort, un marin apôtre, par M. Bargilliat. (Apostolat de la Prière, 191 pp. 4 fr. 50.)

2. *F. Ozanam* et les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul. (Éditions du Cerf, 196 pp.)
Pasteur, par C. d'Eschevannes. (Téqui, collection « Je sème », 234 pp. 10 fr.)
3. *Ange de l'Eucharistie*, par Myriam de G. Édition augmentée. (Paris, Desclée De Brouwer, 198 pp. 7 fr. 50.)
Le Poème d'une vie, Marie-Thérèse de S., 1911-1930. (Apostolat de la Prière, 139 pp.)
La montée d'une âme vers le Sacré-Cœur, Marguerite-Marie d'A., 1911-1930. (Évreux, G. Poussin, 160 pp. 6 fr.)
4. *Caroline Clément*, 1825-1887, par le R. P. Henry, C.SS.R. Nouvelle édition. (Téqui, 396 pp. 12 fr.)
5. *Thérèse Durnerin*, par l'abbé J. Robin, des Fils de la Charité. (Paris, Desclée De Brouwer, 329 pp.)
6. *Ève Lavallière*, vie complète avec Lettres inédites, par H. Willette. (Téqui, 204 pp. 10 fr.)

1. — Quelques pages pour donner en exemple un jeune mécanicien, qui essaie d'éclairer et d'entraîner ses camarades ouvriers; un séminariste qui se prépare par un effort soutenu d'ascèse et d'étude à la belle tâche sacerdotale qu'il ne fera qu'entrevoir ; un jeune prince, viril et doux, pieux et fièrement respectueux du devoir, s'orientant peu à peu, avant sa mort prématurée, vers un idéal de dévouement.

Enfin « un marin apôtre », d'une trempe d'âme extraordinaire. Par sa foi inébranlable et rayonnante, par son magnifique dévouement, le quartier-maître E. Conort a exercé sur son entourage un ascendant remarquable, et il s'est toujours trouvé dans des milieux difficiles, parfois même avec les hommes les plus enragés contre la religion et les plus vicieux. La 4e édition de ce petit livre étendra à d'autres encore le bien que les premières ont déjà semé. Beau livre pour les jeunes gens, les futurs soldats et marins.

2. — Le Centenaire des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul a été, l'an dernier, l'occasion d'un certain nombre d'études sur Ozanam. Celle-ci est faite de huit articles qui formaient le numéro de mai de *La Vie Spirituelle*. En voici les sujets : « La charité de saint Vincent », qui a été le modèle ;

sur Ozanam lui-même : « sa vie intérieure, son âme apostolique, des lettres inédites à Foisset » ; sur les Conférences : « fondation, histoire, rapports avec notre temps et avec les étudiants ».

La collection « Je sème » poursuit une œuvre d'éducation populaire. Une vie de savant et de croyant comme celle de Pasteur y avait sa place. Il n'est pas très facile de faire apprécier une œuvre scientifique par des lecteurs assez peu cultivés, cependant les conquêtes de Pasteur dans le domaine de la science ont eu des résultats pratiques dont le bienfait s'étend au monde entier. Il est plus aisé de mettre en pleine lumière la foi constante et sans aucun respect humain de l'illustre savant. On aurait voulu mieux le faire encore, et c'est une occasion pour l'auteur d'interpeller assez vivement ceux qui, le croit-on, gardent encore là-dessus des documents inédits. Il y aurait peut-être eu une manière plus ordonnée d'écrire cette biographie, le but de la collection n'en aurait été que plus directement atteint.

3. — Trois livres assez brefs qui chantent l'œuvre cachée de Dieu.

L'« ange de l'Eucharistie » est une « âme puissamment attirée vers le Carmel par des motifs très surnaturels et dans un esprit de généreuse réparation, puis arrêtée dans son élan par la maladie, et gardant dans le monde l'esprit qu'elle aurait eu dans le cloître ». Leçon de vaillante conformité aux voies mystérieuses de la Providence. La lumière et la force lui viennent de la sainte Eucharistie, foyer permanent où elle apprit la grande loi de l'immolation rédemptrice. Le récit se développe plutôt comme un thème de méditation. Nous avons ici une nouvelle édition augmentée.

Le « poème d'une vie » raconte comment les âmes vraiment fidèles se purifient et grandissent par la souffrance. « A moi la vraie vie en intime union avec le Cœur de Jésus. » A la maman angoissée devant le mal qui frappait sa fille : « Ne cherchez pas, maman, c'est une maladie sainte. » Et cette maladie acceptée très chrétiennement la conduit au tombeau à 20 ans.

Dans une « montée » continue vers le Sacré-Cœur, manifestant son amour dans sa Passion, une jeune fille trouve, malgré une nature très prompte aux abattements, la stabilité

intérieure nécessaire pour se conquérir et la force indispensable pour se dépasser sans cesse, jusqu'au jour où sa vie de 18 ans est accidentellement brisée. A signaler une correspondance et des notes de petite pensionnaire qui, sous toutes sortes d'espièglerie, cache une âme sérieuse et unie à Dieu. « Je suis comme une toute petite barque au milieu d'une mer en furie... mais dans ma barque, il y a Dieu. » Ce sentiment de la possession de Dieu est au fond de la jeune élève, il est son point d'appui, le point où déjà pour elle se concentre sa vraie vie. Qui l'avait deviné dans son entourage ?

4. — Notre-Seigneur a dit à Caroline Clément : « Tu es ma victime, souffre avec moi. » Ce livre est l'histoire de toutes ses souffrances expiatrices. Édition nouvelle, réduite d'un tiers, et ornée d'illustrations. On aurait pu réduire encore l'ouvrage et abandonner, de-ci de-là, l'ordre chronologique des faits qui en des biographies de ce genre ne fait que disperser et ralentir l'intérêt : le rayonnement de cette âme d'une rare générosité aurait atteint plus de lecteurs.

5. — Th. Durnerin, fille de bourgeois, reçut une éducation très sérieuse et subit pendant sa jeunesse l'influence d'Ozanam qui fréquentait son père. Vient l'épreuve de la maladie, avec de longues années d'immobilité et de réclusion. Elle se détache de tout le créé et se voue à l'apostolat. D'abord elle organise une croisade de prières, connue sous le nom de Croisade du Cœur Eucharistique de Jésus. Mais l'œuvre par excellence où ses grandes qualités — vue nette de certaines nécessités de l'apostolat, attrait pour toute une portion très délaissée de la société, énergie fougueuse — trouvent à s'épanouir; où certains défauts — une propension à s'attacher au merveilleux, une tendance à ne relever que d'elle-même dans son travail — risquaient de faire errer parfois son jugement, fut une œuvre de catéchisme des pauvres, pour laquelle elle fonda la Société des Amis des Pauvres.

Le souci primordial de l'auteur a été d'essayer de comprendre cette âme sincère et généreuse. Il y a des pages écrites par Th. Durnerin sur l'apostolat qui sont à lire.

6. — Récit d'une conversion, non une étude. En deux parties. La première nous mène de « l'enfance douloureuse » jusqu'au sommet de la gloire humaine de l'artiste. La seconde

raconte comment « l'étoile de la terre », pauvre dans ses somptuosités, fêtée mais non heureuse, prend le chemin du ciel. C'est la grâce de la conversion, et bien vite les épreuves, des épreuves qui auraient pu ébranler une âme moins forte, mais qui la font marcher « sur les pas du divin Maître » par l'humilité, la pauvreté et la souffrance.

Toute une émotion de bon aloi passe dans le récit et l'anime d'un bout à l'autre. Cette histoire, qui dans son fond n'est pas nouvelle, peut impressionner beaucoup certains milieux et faire réfléchir; elle trouvera un écho dans les âmes qui sentent parfois avec douleur la vanité de toutes choses terrestres.

Études d'âmes

1. *Quelques retours à la foi*, par Mgr J.-A. Chollet, archevêque de Cambrai. 2e édition. (Lethielleux, 172 pp.)
2. *Petites études d'âmes chrétiennes*, par F. Lavallée, Recteur des Facultés catholiques de Lyon. (Vitte, 274 pp. 10 fr.)

1. — Nous retrouvons le nom d'Ève Lavallière dans l'Avant-Propos de cet opuscule. Parlant de l'infinie variété des « retours à la foi », des attirances diverses qu'éveille le catholicisme, dues à sa « merveilleuse adaptation à la nature humaine », Mgr Chollet, spécialiste d'études de « psychologie surnaturelle », note le rôle de la douleur dans la conversion de l'artiste et l'attrait vivement senti pour la seule réalité vraiment substantielle qu'est Dieu. Puis, en quatre chapitres paraissent François Coppée, revenu par le chemin du cœur; Huysmans, attiré par la beauté du catholicisme; Retté, le converti de la paix; enfin Juliette Adam, conquise par la valeur nationale et patriotique de notre foi chrétienne.

2. — « Petites études toutes penchées sur l'âme humaine » dont F. Lavallée excelle à nuancer la diversité, à éclairer le mystère, à marquer les attitudes où elle se révèle. Nous la voyons dans la vie de conscience d'une Henriette Albert sous la conduite de Bossuet, dans l'union de cœur de François de Sales et de Jeanne de Chantal, dans le scepticisme élégant

d'hommes du monde du IIe siècle, dans l'héroïsme de l'admirable sainte Perpétue. Sujets très divers, traités avec la même perspicacité, une finesse toujours à l'affût, une pointe de malice parfois et un égal bonheur d'expression.

Pour Dieu et pour la France

1. *Le Calvaire de Louis XVI*, par Henri-Robert, de l'Académie Française. (Flammarion, « Les Bonnes Lectures », 96 pp. 3 fr. 75.)
2. *Les Zouaves Pontificaux*, 1860-1870, par le Comte Edgard de Barral. (Paris, Lib. du Dauphin, 275 pp. 18 fr.)

1. — Le texte de ce livre a été composé avec le *Louis XVI* du même auteur paru dans la collection « Les Grands Cœurs ». On sait dans quel esprit de loyauté et de justice cet ouvrage a été écrit; on sait le brillant talent d'évocation que possède maître Henri-Robert. Le calvaire de Louis XVI est illustré de quatorze héliogravures hors-texte, il fait partie d'une nouvelle collection : « Les Bonnes Lectures ». Les premiers livres qui y paraissent, les noms des directeurs G. Goyau et G. Viance, la modicité du prix, recommandent cette collection aux bibliothèques des œuvres paroissiales.

2. — Très beau livre qui vise à donner l'histoire intégrale des Zouaves Pontificaux, avec ce que cela comporte d'études des documents et de mises au point. Histoire peu ou mal connue et si digne de l'être ! Des noms fameux, synonymes de bravoure et de foi ardente, reparaissent sous nos yeux et prennent leur juste et très haute place dans la brillante et douloureuse épopée qui va de l'appel aux armes de 1859 jusqu'à la bataille de Loigny de 1871. L'historien fait apprécier son récit par une clarté bien française et une sobriété de bon goût. On trouve à la fin de l'ouvrage une bibliographie du sujet, la liste alphabétique des noms cités, les tables alphabétiques des officiers, sous-officiers, caporaux et hommes de troupe qui participèrent à la « neuvième croisade ».

fr. André Obein, O. P.

Pour l'Éducation religieuse des Petits Enfants : Comment choisir nos livres ?

Sous le titre « L'éducation religieuse des Petits Enfants, — Bibliographie — Choix et Conseils pratiques (1) », notre collaboratrice Mme Marie Fargues vient de faire paraître un petit livre qui répond à un besoin pressant : comment choisir, en connaissance de cause, parmi tous les livres qui paraissent, ceux qui correspondent aux désirs précis de l'acheteur ? Pour choisir, il faut connaître d'une part les catégories de lecteurs, d'autre part les livres; tout le monde ne peut ni posséder cette expérience ni se livrer à ce travail.

Mme Fargues limite son domaine, pour pouvoir l'explorer. Puis elle analyse et classe ses observations. Elle sait que chacun de nous veut être libre dans ses choix, et demande à être informé plutôt que conseillé. C'est dans cet esprit qu'elle a rédigé les comptes-rendus dont elle accompagne chacune de ses références : un très court résumé du contenu de l'ouvrage, puis, en quelques mots, une appréciation objective sur le service qu'il peut rendre.

La liste se défend d'être complète, l'auteur ayant pensé que, restreinte, elle serait plus facile à consulter. Mais alors, que fallait-il éliminer ? Dans sa préface, Mme Fargues a défini son point de vue et précisé ses critériums. L'intérêt de ces réflexions déborde le cadre de sa notice : elles intéresseront tous ceux qui, devant s'occuper de l'éducation religieuse des petits enfants, ont à utiliser des livres. Nous ne saurions trop recommander ce petit livre d'une présentation soignée, agréable et commode.

J. L.

(1) Paris, Labergerie.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).